UN

DOCTEUR EN HERBE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. DUVERT ET LAUZANNE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 1er AVRIL 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

DERBIGNY, 50 ans	MM. KALEKAIRE.
ISIDORE, son fils, étudiant en droit	LEVASSOR.
LAMBERT, jeune médecin, 26 ans	GERMAIN.
DE LA PIERRE MEULIÈRE, 50 ans	SAINVILLE.
UN GARDE CHAMPÊTRE	AUGUSTIN.
PAULINE, jeune fille de 17 ans	Mmes DURAND.
PAMÉLA, grisette	LEMÉNIL.
DEUX GARÇONS D'HOTEL, au premier acte.	
HABITANTS DE BRIARE, au second acte.	

La scène est, au premier acte, dans un hôtel garni, à Paris; au deuxième acte, chez Derbigny, à Briare.

NOTA. Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre où ils sont placés relativement au spectateur. Le premier à gauche, etc. — Les changements de position sont indiqués par des notes. — Toutes les indications de mise en scène sont données de la salle.

ACTE I.

Une pièce commune d'hôtel garni. — Porte au fond, donnant à l'extérieur ; à gauche, au premier plan, une fenêtre ; au troisième plan, la chambre de Lambert. — A droite, au premier plan, la chambre d'Isidore ; au troisième plan, celle de Derbigny et de Pauline ; à gauche, premier plan, une table faisant face au public, sur laquelle sont des cahiers et tout ce qu'il faut pour écrire. — Une autre table à droite, en face du public, près de la chambre d'Isidore.

Au lever du rideau, il fait nuit.

SCÈNE I.

DERBIGNY, ISIDORE, *hors de vue; puis* LAMBERT.

(*Derbigny sort de chez lui à droite en robe de chambre, il apporte une lampe de travail allumée qu'il pose sur la table à gauche.*)

DERBIGNY.

Il n'est pas levé, j'en étais sûr, le garçon de l'hôtel aura oublié de le réveiller. (*Il va frapper à la porte du premier plan à droite.*) Isidore!... Isidore!... allons mon garçon, allons, allons.

ISIDORE, *hors de vue, s'éveillant en bâillant.*

Hein?

DERBIGNY.

Voilà six heures; il faut se lever, c'est demain que tu passes ton premier examen, et tu as à travailler.

ISIDORE, *bâillant.*

Oui, mon papa.

DERBIGNY, *apercevant Lambert, qui entre par le fond.*

Eh! c'est notre jeune docteur!...

LAMBERT, *tenue négligée, habit, cravate de couleur, moustache et favoris.*

Comment, M. Derbigny, déjà levé *?

DERBIGNY.

Eh! bien et vous?

LAMBERT.

Moi, je reviens du bal.

DERBIGNY.

Ah! vous revenez du bal... à votre âge, moi, je n'en revenais pas.

LAMBERT.

Comment cela?

* Lambert, Derbigny.

DERBIGNY, *riant.*

J'y restais toujours.

LAMBERT, *souriant.*

J'avoue que je ne suis pas de cette force là... travailler d'abord, s'amuser ensuite, voilà mon système.

DERBIGNY.

Ah! ah!

LAMBERT.

Je compare l'étude à une machine à vapeur, dont le plaisir est la soupape de sûreté.

DERBIGNY, *gaiement.*

Et, chez vous, la soupape fonctionne passablement?

LAMBERT, *gaiement.*

Mais oui, ce qui ne m'a pourtant pas empêché de quitter le bal avant la fin. Je me suis dit : Mon garçon, tu as dans ce moment-ci un catarrhe...

DERBIGNY, *avec intérêt.*

Et vous êtes sorti par ce froid?

LAMBERT, *continuant.*

Une pleurésie, deux fièvres typhoïdes, une paralysie, trois hépatites dont deux aiguës... tu as besoin de te ménager, et je suis rentré.

DERBIGNY, *riant.*

Que le bon Dieu vous bénisse! vous m'avez effrayé... Je comprends; ah! malgré votre amour pour le plaisir, vous êtes laborieux, vous!

LAMBERT.

C'est que je n'ai pas été élevé dans du coton. Je n'ai pas eu, comme votre fils Isidore, une tante pour me dorloter, pour me tenir toujours comme un *Kings-Charles* dans son manchon.

DERBIGNY.

Isidore était si chétif.

LAMBERT.

Et de plus par une femme dévote qui a cultivé l'esprit d'Isidore à sa manière... Culture de serre chaude... qui craint le grand air... Tenez, M. Derbigny, puisque vous me faites l'honneur de m'entretenir de ces détails, je vous dirai franchement que je ne conçois pas un grand dadais de dix-neuf ans, naïf et timide comme une jeune fille. — Comment diable avez-vous souffert que l'intelligence de votre fils fût ainsi mise sous le boisseau?

DERBIGNY.

J'avais mes raisons... Je ne voulais pas mécontenter ma sœur dont Isidore était l'héritier, elle lui a laissé une ferme qui vaut 200,000 fr.

LAMBERT.

Ah! j'ignorais...

DERBIGNY.

Et pour laquelle, par parenthèse, j'ai déjà eu bien des ennuis; un procès qui n'est pas encore vidé; mais ce qui m'inquiète, voyez-

vous, c'est de laisser Isidore faire son droit ici tout seul ; vous comprenez que je ne peux pas rester à Paris, moi.

LAMBERT, *gaiement.*

Et que l'École de Droit ne peut pas aller à Briare!

DERBIGNY.

Bien entendu.

LAMBERT.

Vous voudriez quelqu'un pour piloter votre fils ?

DERBIGNY.

C'est ça.

LAMBERT.

Eh! ne suis-je pas là, moi !

DERBIGNY.

Vous me rendrez un service d'ami !... vous qui avez de l'expérience...

LAMBERT.

Je le mettrai dans la bonne voie, soyez tranquille.

DERBIGNY.

Il y est, tâchez seulement qu'il ne s'en écarte pas.

LAMBERT.

Il faut qu'un homme sache un peu de tout.

DERBIGNY.

Pas trop, pas trop, pas trop !

LAMBERT.

Comptez sur moi.

DERBIGNY.

Merci, merci ! (*S'impatientant.*) Mais voyez s'il sortira de sa chambre aujourd'hui... (*Il va à la porte d'Isidore.*) Isidore!... allons donc, paresseux!... Isidore !... (*Isidore entre par la droite, premier plan, en étendant les bras et en bâillant.*) Allons donc, monsieur le dormeur !...

SCÈNE II.

LAMBERT, DERBIGNY, ISIDORE.

ISIDORE. (*Perruque blonde frisée, habit noir de forme passée de mode, gilet blanc, pantalon gris clair, un peu court ; bas blancs, souliers.*)

Me voilà, mon papa, me voilà!... c'est que je m'habillais, et j'avais égaré mes bretelles... elles étaient tombées dans mes bottes!...

DERBIGNY, *avec humeur.*

Il lui arrive toujours des choses comme ça!...

ISIDORE, *embrassant Derbigny.*

Bonjour, mon papa... Tiens! c'est Lambert! Comme vous êtes beau! Vous dînez en ville?

LAMBERT, *qui s'est assis sur l'angle de la table à gauche.*

A six heures du matin, c'est un peu tôt, mon jeune ami ; je rentre.

ISIDORE.

Ah !

DERBIGNY.

Allons, garçon, c'est demain le grand jour, le jour où ton répétiteur vient pour t'examiner; serons-nous prêt?

ISIDORE.

Oh ! oui, papa.

DERBIGNY *à Lambert.*

Je vous en supplie, interrogez-le donc un peu, docteur.

LAMBERT.

Tout ce que vous voudrez.

DERBIGNY.

Allons, travaille bien, moi, je rentre. (*Il salue Lambert.*) Bon courage, garçon. (*Il sort à droite, troisième plan.*)

SCÈNE III.

ISIDORE, LAMBERT.

ISIDORE.

Ce n'est pas le courage qui me manque ; mais c'est que ce titre des hypothèques est si ennuyeux.

LAMBERT.

Vous n'avez pas de goût pour le droit?

ISIDORE.

Pardonnez-moi, je l'aimerais beaucoup... s'il ne fallait pas l'étudier : — ah ! j'aurais mieux aimé apprendre la peinture; mais papa dit que cela fait faire des connaissances dangereuses...

LAMBERT.

Ah ! ah ! je le reconnais bien là.

ISIDORE.

Et puis, il paraît qu'il y a beaucoup de peintres de mérite qui meurent de faim, tandis que les avocats gagnent tous de l'argent ; on dit que le talent est inutile pour ça, et qu'il ne faut que pouvoir parler longtemps sans s'arrêter et sans boire : on dit ça, c'es peut-être vrai. Un état que je n'aurais pas aimé, c'est la médecine... Passer les nuits, rentrer à six heures du matin, comme vous.

LAMBERT.

Moi, je sors du bal... ici en face. (*Il indique la fenêtre à gauche.*)* je n'avais que la rue à traverser.

ISIDORE.

Un bal, finir si tard que ça !

* Lambert, Isidore.

LAMBERT.

Il n'est pas fini ; j'ai laissé la danse au moment le plus intéressant, quoique j'y aie eu beaucoup de plaisir : une petite femme charmante qui m'a captivé toute la nuit...

ISIDORE, *allant à lui avec intérêt.*

Une petite femme, dites-vous?... Vous la connaissiez, bien entendu?

LAMBERT.

Nullement, elle s'est qualifiée de princesse russe...

ISIDORE.

Une princesse?

LAMBERT.

Oh! princesse de la rue Saint-Jacques, petite noblesse qui ne compte qu'un quartier; le quartier Latin. Moi je lui ai dit que j'étais Egyptien, neveu d'Ibrahim Pacha, et que je venais en France étudier la polka pour la propager sur les bords du Nil.

ISIDORE, *scandalisé.*

Grand Dieu! vous l'avez trompée! vous vous êtes mis dans le cas de subir l'application (*avec volubilité*) de l'article 405, section 2 du chapitre 2 du code pénal.

LAMBERT, *légèrement.*

Oh! nous autres médecins, nous ne sommes pas légistes... et puis, dans un bal de grisettes, on n'y regarde pas de si près.

ISIDORE, *avec étonnement.*

Un bal de grisettes? qu'entendez-vous par un bal de grisettes?

LAMBERT, *gaiement.*

Ah! c'est vrai, vous n'avez aucune idée de rien, vous.

ISIDORE, *naïvement.*

Pardonnez-moi, depuis huit jours que je suis à Paris, j'ai vu les Invalides, la colonne Vendôme... et puis bien des petites choses, mais pas de bal de grisettes.

LAMBERT.

Un bal de grisettes, mon ami?.. c'est le paradis de Mahomet, plus le punch, qui n'était pas inventé du temps de ce célèbre bédouin!

ISIDORE

Vraiment? jamais mon papa ne m'a parlé de ça.

LAMBERT, *gaiement.*

Je le crois. Figurez-vous une réunion charmante de trente, de quarante, de cinquante jeunes gens et d'autant de demoiselles, tous plus ingambes, plus alertes et plus joyeux les uns que les autres...

ISIDORE, *avec intérêt.*

Ah!... Et puis?

LAMBERT.

Où chacun dit toutes les folies qui lui passent par la tête, sans gêne,, sans façon d'une part, sans pruderie de l'autre; (*riant*) c'est un pêle-mêle, un tohubohu général, où chacun danse à sa guise et selon sa science. (*Il imite un pas d'étudiant.*)

ISIDORE, *vivement et avec naïveté.*

Malgré l'article 330 ?...

LAMBERT, *gaiement.*

Malgré l'article 330.

ISIDORE, *avec volubilité.*

Section 4, paragraphe 3, chapitre I du titre 2... Et puis ?...

LAMBERT.

Ah! mon cher ami !... le rire, la joie circulent dans toute la salle... On donne un baiser à sa danseuse... v'lan !

ISIDORE, *s'animant.*

Un baiser !... Et puis?...

LAMBERT.

Elle vous agace, pour s'en faire donner un autre.

ISIDORE, *plus animé.*

Oh!... Dieu!... Oh!... Dieu!... Oh! ... Dieu!...

AIR : *Ah! si ma dame me voyait !*

Et vous, fûtes-vous entraîné ?...

LAMBERT.

De la façon, mon cher, la plus joyeuse !

ISIDORE.

Quoi, vous-même, à votre danseuse,
Avez?...

LAMBERT.

Quoi !

ISIDORE.

Vous avez donné...

(*Il fait avec les lèvres le signe de donner un baiser.*)

LAMBERT, *riant.*

Parbleu, non ! je me suis gêné !

ISIDORE, *scandalisé.*

Dieu !... j'en rougis jusqu'aux oreilles !...
Peut-on s'abandonner sans frein
A des extrémités pareilles !...
(*Avec naïveté.*)
Et s'en aller avant la fin.

Lambert, vous me trompez ; il n'est pas possible qu'on ose embrasser comme ça une demoiselle... de but en blanc... Oh !

LAMBERT, *raillant.*

Ah ! ça, mon cher ami, vous êtes donc né sous un chou ?

ISIDORE, *très animé.*

C'est que... voyez-vous ?... si c'était vrai !... (*S'animant davantage.*) Oh ! ça serait trop!...

LAMBERT, *l'examinant.*

Trop quoi ?

ISIDORE, *avec confusion.*

Trop affreux !... non !... vous vous serez trompé... d'abord, papa ne m'a jamais rien dit de tout ça... au contraire...

LAMBERT, *riant.*

La belle raison. Du reste, je n'ai pas mission de vous convertir.

(*Il fait un mouvement pour sortir.*) Ah!... avez-vous fini de lire la Physiologie de l'étudiant, que je vous ai prêtée?

ISIDORE.

Oui, oui... je l'ai même finie... trois fois, elle est dans ma chambre.

LAMBERT.

N'oubliez pas de me la remettre, j'en ai besoin... je rentre chez moi. (*Il rentre dans sa chambre, au troisième plan à gauche*).

SCÈNE IV.

ISIDORE, *seul, allant s'asseoir à la table à gauche.*

Oui, j'ai à travailler, j'ai encore à repasser tout le titre dix-huit et une composition à faire!... voyons, voyons, mettons-nous à la besogne... Où en étais-je?... (*Il ouvre un livre, après l'avoir feuilleté, il lit* :) « L'hypothèque est un droit réel... » (*S'interrompant.*) Quel dommage qu'il ait besoin de sa Physiologie de l'étudiant... J'aurais voulu la lire une quatrième fois... (*Il cherche à se remettre*). « L'hypothèque est un droit... » Il y a le chapitre de l'enlumineuse surtout qui est bien intéressant!... mais il paraît qu'il en a besoin... (*Il cherche à se remettre.*) Voyons donc, voyons donc... « L'hypothèque est un... » C'est ce que m'a dit Lambert, qui est bien étonnant! des hommes et des femmes qui s'embrassent en dansant, pendant toute une nuit... quel dérèglement!... c'est en face, à ce qu'il m'a dit... (*Sans se lever, il jette les yeux sur la fenêtre à gauche.*) Oui, ces salons encore éclairés... Je voudrais bien savoir si c'est aussi abominable qu'on le dit... (*Avec une plume qu'il tient à la main il écarte le rideau.*) Ah! oui, c'est là, je vois!... (*Il regarde avec attention, jette un cri de surprise et se lève.*) Oh!... oh! la belle danseuse!... que de grâces en tournant... comme elle tient son cavalier à deux bras!... Eh! mais... quelle étoffe a-t-elle donc sur les épaules?... Dieu!... (*Il redescend la scène avec confusion.*) Elle n'a rien!... elle n'a rien... c'est elle-même!... Oh! comment ose-t-on regarder ça?... (*Il se remet à la fenêtre.*) Mais c'est qu'elles sont bien blanches ses épaules, ça joue le satin à s'y tromper!... c'est abominable!... (*Il regarde de nouveau et se met à rire tout à coup.*) Eh! eh! eh! eh! eh! eh! un cavalier qui danse sans bouger de place!... Eh! eh! eh! eh! eh! eh! Ils sautent tous sur une jambe à présent!... Ils s'en vont... Ah! c'est fini... quel dommage!... Si je pouvais seulement la voir encore... Non, la voilà qui quitte le bal, Dieu! la belle femme... je la reconnaîtrais entre mille... En voilà un qui danse sur le trottoir. (*Il se remet à rire et reste le visage collé à la vitre. Derbigny entre et le surprend dans cette attitude.*)

SCÈNE V.

ISIDORE, DERBIGNY, *venant de la droite, ensuite* LAMBERT.

DERBIGNY, *il a passé un habit.*

Eh ! bien !... Que fais-tu donc là ?

ISIDORE, *interdit, descendant en scène.*

Moi, mon papa... rien... je réfléchissais... à mes hypothèques.

DERBIGNY, *allant à la table de gauche.*

A la fenêtre ?

ISIDORE, *à part.*

Un mensonge !... ô Dieu !... (*Il gagne à droite* *.)

DERBIGNY.

Une lampe allumée, et il fait grand jour... (*A part, en éteignant la lampe.*) Pauvre garçon; c'est l'ardeur au travail. (*Haut.*) As-tu fini ta composition ?

ISIDORE, *interdit.*

Oui, oui mon papa ! (*A part.*) Encore un ! J'abuse de sa confiance, article 406. (*Haut, avec énergie.*) Article 406, papa !

DERBIGNY.

Article 406, tant mieux !... Ah ! ça, je voulais te dire... Tu sais que la Pierre-Meulière m'a chargé de ramener à Briare sa fille, Pauline, qui était allée passer quelques mois chez sa marraine à Auteuil. J'ai été la chercher hier, elle est ici; j'espère que tu ne vas plus être gauche avec elle : te voilà Parisien, il faut te montrer galant.

ISIDORE.

Elle se moque toujours de moi; ça ne pousse pas à la galanterie, ça.

DERBIGNY.

Parce que tu es maladroit, emprunté; les jeunes personnes n'aiment pas ça... un mot aimable, un cadeau, cela fait très bien.

ISIDORE.

Un cadeau, avec mes trente sous par mois...

DERBIGNY.

J'y ai pourvu... tiens, offre-lui ce bijou. (*Il lui donne une broche.*)

ISIDORE.

Oh ! la jolie broche !

DERBIGNY.

Je tiens à ce que tu plaises à Pauline... Il le faut pour gagner l'affection de son père.

ISIDORE.

Oui, mon papa.

* Derbigny, Isidore.

DERBIGNY.

Il y a entre nous certain projet... que tu n'as pas besoin de connaître.

ISIDORE.

Non, mon papa.

DERBIGNY.

Tu vois ma confiance en toi...

ISIDORE.

Oui, mon papa.

DERBIGNY.

La Pierre-Meulière est riche, il a le bras long...

ISIDORE.

Ah! je n'ai pas remarqué...

DERBIGNY.

C'est une façon de parler.

ISIDORE.

Ah! bien! bien!

DERBIGNY.

Il veut faire de toi un magistrat... un procureur du roi... Tu deviendras la bête noire des accusés, tu requerras contre eux les peines les plus... affligeantes... C'est gentil, ça!

ISIDORE.

Oh! oui, mon papa.

DERBIGNY.

Sois donc bien aimable avec Pauline.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PAULINE, PAMÉLA.

PAULINE, *en entrant, par la droite du troisième plan, à Paméla.*

Mais, je vous répète, mademoiselle... *

DERBIGNY.

Qu'est-ce donc?

ISIDORE, *vivement à part.*

Dieu! la belle danseuse de tout à l'heure!

PAULINE.

N'êtes-vous pas envoyée par ma couturière?

PAMÉLA.

Juste.

PAULINE.

Eh bien! mademoiselle, ma robe va très mal.

PAMÉLA.

Très mal? non seulement ça m'étonne, mais ça me surprend. Enfin, qu'est-ce qu'il manque à cette robe?

* Derbigny, Paméla, Pauline, Isidore.

DERBIGNY.

Elle n'est pas assez montante, puisqu'il faut vous dire le mot. (*Pendant ce qui suit, Pauline va au fond et met son chapeau.*)

PAMÉLA.

On les porte comme ça... voyez, moi?... ça avantage. (*Elle ouvre son châle.*)

DERBIGNY, *sévèrement.*

C'est immodeste, mademoiselle... Je vous prie d'y ajouter quelques millimètres...

PAMÉLA.

Comme vous voudrez ; chacun son goût... mais vous avez tort.

DERBIGNY, *sévèrement.*

Mademoiselle... je vous prie d'y ajouter quelques millimètres !

PAMÉLA.

Ne vous fâchez pas... je la ferai montante jusqu'au bout du nez... qu'est-ce que ça me fait?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Du bon goût, je n'suis pas l'enn'mie,
Mais ça m'est bien égal, ma foi !
En s'env'loppant comme un' momie,
Mam'zelle y perdra plus que moi ;
J'respecte vos scrupul's barbares,
Mais je tiens à mes opinions;
Et je déteste les avares
Qui cachent leurs napoléons.
(*Elle remonte.*)

DERBIGNY.

Eh bien! et Pauline?... tu ne lui souhaites pas le bonjour?

ISIDORE.

Si, mon papa...

PAULINE, *qui a redescendu la scène, et d'un ton railleur.*

Oh! moi, j'ai l'habitude d'être oubliée d'Isidore... Il me traite en amie... Je ne compte pas.

ISIDORE, *allant à Pauline.*

Bonjour, Pauline... * (*Regardant Paméla.*) Elle est encore mieux de près.

PAMÉLA, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder, ce petit? (*Haut.*) Et cette robe, mademoiselle?

PAULINE

Là, dans ma chambre.

PAMÉLA.

Ça sera fait en deux temps... J'ai laissé de l'étoffe en dedans. (*Elle entre dans la chambre de droite troisième plan.*)

* Derbigny, Pauline, Isidore ; Paméla au second plan.

ISIDORE, *à part, désolé.*

Oh!... elle s'en va!... *

DERBIGNY.

Ah! ça, avant de retourner à Briare, nous avons quelques emplettes à faire, offre ton bras à Pauline. (*Bas, en passant derrière lui.*) Tu feras ta paix en route **.

ISIDORE, *embarrassé.*

Mon papa... c'est que...

DERBIGNY.

Quoi encore?

ISIDORE.

C'est demain l'examen.

DERBIGNY.

Ne m'as-tu pas dit que ta composition est faite?

ISIDORE.

Oui, papa, oui... mais on croit être prêt, et puis... il arrive... vous comprenez...

DERBIGNY.

Pas trop!

PAULINE, *riant.*

Mon Dieu, Isidore, que vous avez l'air drôle!.. Dites donc tout de suite que vous avez besoin de revoir votre travail... nous sortirons bien sans vous... On ne vous en voudra pas...

ISIDORE.

Oh! merci, mademoiselle Pauline!

PAULINE.

Il n'y a pas de quoi, allez!

DERBIGNY.

Que ne le disais-tu?... le devoir avant tout. (*Il donne le bras à Pauline.*)

AIR : *De Lucie de Lamermoor* ***.

ENSEMBLE.

Allons, courage et persévère ;
Sois bien attentif, et demain,
Avec succès, oui, je l'espère,
Tu passeras ton examen.

ISIDORE.

Je tremble et je me désespère,
Quand je songe que c'est demain
Que, devant un juge sévère,
Je dois passer mon examen.

PAULINE.

Je vois ce qui le désespère,
Quand je songe que c'est demain
Que, devant un juge sévère,
Il doit passer son examen.

* Pauline, Derbigny, Isidore.
** Pauline, Isidore, Derbigny.
*** Pauline, Derbigny, Isidore.

(*Derbigny et Pauline sortent. Isidore les reconduit jusqu'au fond.*)

SCÈNE VII.

ISIDORE, *puis* LAMBERT.

ISIDORE, *seul.*

Elle est là!... Oh! rien que cette idée là, ça me fait un effet...

LAMBERT, *sortant de chez lui, à la cantonade.*

Le temps de faire deux visites, et je reviens.

ISIDORE, *allant vivement à lui.*

Ah! Lambert! Lambert!... mon ami!... J'ai vu une femme! une femme charmante!... une femme adorable, un ange... une...

LAMBERT.

Diable! seriez-vous amoureux?

ISIDORE, *baissant les yeux.*

Oh! Lambert, pouvez-vous supposer?.. J'admire, mais je ne suis pas... ce que vous dites!... Oh! non! Je desirerais seulement pouvoir causer avec elle; on dit qu'on se forme dans la société des femmes, qu'on devient spirituel... Je voudrais bien me former; et devenir spirituel... Oh! j'ai bonne envie d'apprendre, allez!

LAMBERT, *riant.*

Je vois!... et vous avez besoin d'un avis, pour entrer en relations?

ISIDORE.

Ah! oui, Lambert.

LAMBERT.

D'abord, quelle est cette dame?

ISIDORE, *scandalisé.*

Une dame? me croiriez-vous capable d'entraîner une malheureuse épouse dans l'article 337... Oh! non!... c'est une demoiselle... et qui a un état bien joli .. couturière!

LAMBERT, *gaiement.*

Couturière?... Cela aplanit bien des difficultés.

ISIDORE, *avec joie.*

Vous croyez?

LAMBERT.

Mon ami, il y a trois moyens de se faire écouter des femmes.

ISIDORE, *avec joie.*

Trois! oh! tant mieux! je les prends tous les trois.

LAMBERT.

Le premier, c'est l'esprit.

ISIDORE, *un peu déconcerté.*

L'esprit?... Ah! c'est l'esprit?

LAMBERT, *vivement,*

Soyez vif, brillant, léger... toutes les femmes vous écouteront!

* Lambert, Isidore.

ISIDORE.

Oui, oui, je crois bien... (*Ingénument.*) Lambert, si ça vous était égal, j'aimerais mieux le second moyen.

LAMBERT.

Il est plus infaillible encore ;... c'est l'audace, la témérité !..:

ISIDORE, *effrayé.*

Comment l'audace?

LAMBERT, *avec gaîté et vivement.*

Braver tous les obstacles, sauter à pieds joints sur les pères, sur les oncles... mâles ou femelles... séduire les portiers, faire parvenir des déclarations par des voies inconnues, tenir les patrouilles pour des chimères, considérer l'écharpe municipale comme un simple préservatif contre l'obésité... au besoin, triompher par escalade, avec ou sans effraction !

ISIDORE, *vivement.*

Arrêtez !... Et le code pénal, mon ami?... Oh ! si c'est ce genre d'audace qu'il faut déployer... décidément, je préfère le troisième moyen !

LAMBERT.

Le troisième moyen, c'est le plus sûr de tous, surtout avec une grisette.

ISIDORE.

Il paraît qu'ils sont tous très bons... Voyons donc! voyons donc! Qu'est-ce que c'est ?

LAMBERT.

Ce sont les cadeaux !

ISIDORE, *scandalisé.*

Mais c'est de la corruption, ça !

LAMBERT, *gaiement.*

D'accord ; mais que voulez-vous?... Il faut attaquer l'ennemi par son côté faible... Et, généralement, la beauté capitule quand on la canonne avec de la bijouterie.

ISIDORE.

Vraiment?

LAMBERT.

J'en suis sûr. Maintenant, vous voilà renseigné, je vous laisse. Je donne, ce matin, un punch d'adieu à d'anciens camarades de l'école, et il faut que je voie mes malades auparavant, dans leur intérêt.

ISIDORE.

Dites-moi, Lambert, c'est que je n'ai pas de bijouterie pour..: canonner, comme vous dites...

LAMBERT.

Tant mieux ; vous essaierez de mes deux premiers moyens... ils sont économiques.

ISIDORE, *s'animant.*

Oui, Lambert!

LAMBERT.

Je n'emploie que ceux-là...

ISIDORE, *s'animant davantage:*

Oui, Lambert!

LAMBERT.

Allez! poussez ferme!

ISIDORE, *avec assurance;*

Oh! oui, Lambert! (*Lambert sort et ferme la porte du fond.*)

SCÈNE VIII.

ISIDORE, *puis* PAMÉLA.

ISIDORE, *d'abord seul, très animé.*

Il m'a électrisé!... oui!... si elle était là, je sens que je serais très... spirituel et très audacieux... Ah! quel dommage qu'elle ne soit pas là!

PAMÉLA, *venant de la droite.*

On n'y voit goutte là dedans... c'est d'un sombre... *

ISIDORE, *interdit.*

Dieu!... c'est elle!... Ah! mon Dieu!... ah! mon Dieu!... (*Il recule effrayé jusque derrière la chaise qui est à la table à gauche.*)

PAMÉLA.

Tiens, vous voilà!... (*Elle travaille à la robe de Pauline.*)

ISIDORE, *avec embarras.*

Oui, oui, mam'zelle, oui... (*A part.*) Si j'essayais du premier moyen... (*Haut, en jouant avec la chaise pour se donner une contenance.*) Oui, oui, mam'zelle... (*A part.*) Je ne trouve rien, quel ennui!... moi qui avais tant de choses à lui dire... Je ne me rappelle plus au juste... mais, bien sûr, c'était plus drôle que ça!

PAMÉLA, *lui prenant la chaise des mains.*

Bien obligée, jeune homme! (*Elle s'assied un peu à gauche et coud.*) Ah! j'ai une envie de dormir à quarante sous par tête.... C'te scélérate de *Polkanka*, ça vous confond les jarrêts!...

ISIDORE, *cherchant à faire l'aimable.*

Polkanka?... J'ignore cette manière de prononcer... Je vous l'ai vue danser cette nuit, de cette fenêtre... et je me disais en vous voyant... Si vous saviez ce que je me disais... en vous voyant!..

PAMÉLA.

Eh! ben!... qu'est-ce que vous disiez?... (*A part en riant.*) A-t-il l'air bête, ce pauvre garçon!

ISIDORE, *changeant d'intention.*

Mademoiselle, savez-vous ce que je pense dans ce moment-ci?

PAMÉLA.

Ah! ben! en v'là une salée, de question!.. Et comment diable voulez-vous que je le devine?

* Isidore, Paméla.

ISIDORE.

Je pense que vous avez bien de l'esprit.

PAMÉLA, *sans le regarder et travaillant à part.*

Ah ! ben ! je ne pourrais pas lui rendre le réciproque, comme on dit.

ISIDORE.

Et que, ayant de l'esprit comme vous en avez, si jamais vous vous mariez, vous rendrez votre mari bien heureux!

PAMÉLA, *piquée.*

Comment? si jamais je me marie? Eh! bien, je vous trouve gentil... Vous croyez donc que je ne trouverai pas à me marier?

ISIDORE, *vivement.*

Oh ! Dieu ! plutôt dix fois qu'une!... tout l'esprit étant d'un côté, votre mari sera doublement heureux de trouver dans sa femme...

PAMÉLA.

Eh ! ben ! c'est encore pas trop mal gracieux ! c'est à dire, à vous entendre, que je ne trouverai jamais qu'une oie !... Merci !

ISIDORE, *désolé.*

Mais non !... mais non !... ah ! j'ai du malheur !... je vous ai déplu... moi qui aurais tant voulu...

PAMÉLA.

Me plaire, peut-être?...

ISIDORE, *comme malgré lui.*

Oh !

PAMÉLA, *riant.*

Ah ! ben !.. vous y êtes drôlement !... Vous prenez par Pantin pour aller à Arpajon, mon cher !...

(Elle continue de coudre sans s'occuper d'Isidore.)

ISIDORE, *à part.*

Décidément, je crois que je n'arriverai pas par ce moyen là !... Essayons de l'audace, qui réussit toujours, à ce que dit Lambert. (*Il tourne autour de Paméla sans oser l'aborder.*) Allons de la témérité... (*Il tourne toujours.*) * Qu'est-ce que je pourrais bien lui faire? (*Il prend son essor comme pour s'élancer vers elle, puis il s'arrête interdit.*) C'est étonnant comme on a peur quand on est audacieux! (*Il tourne toujours derrière Paméla.*)

PAMÉLA, *travaillant sans le regarder.*

Jeune homme !.. comment est-ce qu'on vous appelle ?

ISIDORE, *vivement.*

Isidore, mademoiselle...

PAMÉLA, *sans le regarder.*

Eh ! ben, puisque je jouis de votre nom, actuellement, je vous dirai, monsieur Isidore, que vous me tournez au cœur, en tournillant autour de moi, comme un chien qui fait son lit...

ISIDORE, *déconcerté.*

Ah ! j'ignorais::: je suis bien fâché... je ne voulais pas.:: vous incommoder..:

* Isidore, plus haut que la table, à gauche; Paméla, assise un peu plus vers le bas du théâtre.

PAMÉLA.

Il n'y a pas d'offense.

ISIDORE, *à part.*

Quel beau col elle a!... et blanc!... un cygne!... J'en vois justement un; mais il est noir celui-là, et si ce n'était le nœud de ce bonnet... (*Il le relève.*) Oh! que c'est joli là dessous!...(*Il fait, avec la bouche le geste d'embrasser et n'ose pas.*) Muh!..: muh!...

PAMÉLA.

Voilà qu'il me chatouille, à présent!... (*Elle se retonrne, voit Isidore derrière elle et se lève vivement.*) Comment! vous alliez m'embrasser * ?

ISIDORE, *vivement et avec confusion.*

Non!.: oh! non, mademoiselle... n'allez pas croire... je n'aurais jamais osé..: oser!..: vous êtes bien trop respectable...

PAMÉLA, *scandalisée, elle a posé la robe sur la table à droite.*

Respectable!... ah! voilà le bouquet! j'ai donc quatre-vingts ans, à vous entendre? M'embrasser, passe encore, ça se fait; mais me traiter de respectable!... vous êtes un mal appris, mon cher!

ISIDORE.

Mon Dieu! mon Dieu? vous avez mal interprété... (*Il fouille machinalement dans sa poche et en retire la broche.*) Je suis désolé... Oh! comme ça se trouve... troisième moyen!... la broche à papa!...

AIR : *Des Artistes par occasion.*

Si ma conduite est une injure,
Daignez oublier mon erreur ;
Je voulais vous laisser, j'en jure,
Un souvenir bien plus... flatteur!
(*Il montre la broche.*)
J'avais là... cette... bagatelle!
Je disais : C'est bien peu pour elle!...
Je voulais vous l'offrir... pourtant
Je ne l'ai pas osé...

PAMÉLA.

Vraiment?

ISIDORE.

On craint d'offenser une belle.
Quand on s'y prend trop brusquement.

PAMÉLA.

Même air.

Votre conduit' fut très légère,
Mais tout gît dans l'intention ;
Il n'est de règle si sévère
Qui n'admette une exception...
Quand douc'ment de moi l'on s'approche...

ISIDORE, *avec joie.*

Quoi ! sans me faire aucun reproche,
Vous acceptez?...

* Isidore, Paméla.

PAMÉLA, *avec sévérité.*

Un p'tit moment !...

ISIDORE, *avec chagrin.*

Vous refusez ?...

PAMÉLA, *avec dignité.*

Certainement !...

Je la refuse... comme broche,
Mais j' l'accepte... comm' sentiment !...

ENSEMBLE.

ISIDORE, *avec joie.*

Ell' la refuse comme broche,
Mais elle l'accept' comm' sentiment.

PAMÉLA.

Je la refuse... etc.

ISIDORE, *au comble de la joie.*

Vrai ? est-il possible !... vous acceptez ?.... Elle accepte !... j'ai réussi !... Si vous saviez la joie que j'éprouve, le plaisir que ça me fait !... Et vous vous souviendrez de moi ?...

PAMÉLA, *mettant la broche.*

Toujours et encore !... (*A part.*) C'est une chose étonnante qu'il n'y a que les très *jeune-hommes* et les hommes respectables qui donnent dans c'te quincaillerie-là... ça ne fait pas l'éloge du moyen-âge, savez-vous ?...

ISIDORE, *la regardant avec admiration.*

Et vous me laisserez causer avec vous ?.. c'est que, voyez-vous, je suis très timide...

PAMÉLA, *riant.*

Ah ! vous êtes jeune !...

ISIDORE, *naïvement.*

Dix-neuf ans.

PAMÉLA.

Je ne vous demande pas si vous êtes jeune, je vous dis que vous êtes jeune ; et j'ajoute que, par la suite des temps, vous deviendrez un fameux mauvais sujet !

ISIDORE, *effrayé.*

Oh ! je ne veux pas le devenir... on m'a toujours dit qu'on détestait les mauvais sujets.

PAMÉLA.

Des fois, des fois !... *(Elle le lutine.)*

ISIDORE, *riant.*

Hé ! hé ! hé !.. Je suis timide. (*Elle le lutine.*) Eh ! eh ! mais je suis chatouilleux aussi !...

PAMÉLA, *le lutinant encore.*

Vous verrez, petit sournois !..

ISIDORE.

Hé ! hé ! hé ! (*A part, avec exaltation.*) Je la trouve de plus en plus belle !

LAMBERT, *au dehors.*

Oui, quatre bols de punch... au rhum, chez moi !

PAMÉLA, *effrayée, à part.*

Ciel de Dieu !... c'est la voix de mon étranger de cette nuit... (*A Isidore.*) Jeune homme...

ISIDORE.

Mademoiselle...

PAMÉLA.

Si vous avez un cœur, cachez-moi!

ISIDORE.

Dedans?

PAMÉLA, *à part.*

Lui qui me croit princesse, je ne peux pas me démonétiser à ses yeux! (*Haut.*) c'est là votre chambre?

ISIDORE.

Certainement.

PAMÉLA.

Merci, j'accepte.

ISIDORE.

Comment!... Mais, mademoiselle, permettez...

PAMÉLA.

Pas de façon, allez... on sait bien ce que c'est qu'une chambre de jeune homme. (*Elle entre dans la chambre d'Isidore, premier plan et en pousse la porte.*)

ISIDORE.

Ah! mon Dieu! Elle y est!

SCÈNE IX.

LAMBERT, ISIDORE, *deux garçons d'hôtel portant un punch et une corbeille couverte d'une serviette.*

LAMBERT.

Portez ceci par là (*Les garçons entrent à gauche, troisième plan.*)!... et servez chaud!

ISIDORE, *allant vers Lambert, au fond.*

Lambert!... Lambert!... vous ne savez pas! Elle a accepté une broche.

LAMBERT.

Parbleu!... c'était sûr!... Mais, pardon, j'attends des amis, je rentre..

ISIDORE, *le retenant.*

Ce n'est pas tout! quand elle a entendu que quelqu'un venait, elle s'est réfugiée dans ma chambre, mon ami... dans ma chambre!

LAMBERT.

Pour vous forcer de l'y rejoindre.

ISIDORE, *fort surpris.*

Croyez-vous?

LAMBERT, *gaiement.*

Fausse retraite, je vous dis... vieille ruse de guerre!... Bonne

chance!... au revoir!... (*Il rentre chez lui à gauche, troisième plan.*)

SCÈNE X.

ISIDORE, *puis* DERBIGNY *et* PAULINE.

ISIDORE, *d'abord seul.*

Ruse de guerre!... Je comprends, mais moi, aller dans ma chambre tandis qu'elle y est! (*Avec naïveté.*) Ce n'est réellement pas convenable... et cependant, si on la surprenait là! (*Il s'élance vers la porte, lorsque Derbigny et Pauline entrent par le fond.*)

DERBIGNY.

Allez, ma chère Pauline, ne perdez pas un instant!

ISIDORE, *à lui-même.*

Papa!... Je suis perdu si elle bouge!

DERBIGNY.

Préparez tout pour notre départ.

PAULINE.

Oui, mon ami. (*Apercevant sa robe sur une chaise, elle redescend.*) Ah! et ma robe* !

ISIDORE, *la prenant sur la chaise et la mettant en paquet.*

La voilà, Pauline... Vous sortez de suite, papa, vous dînez dehors?

DERBIGNY.

Non, mon enfant.

PAULINE, *prenant la robe.*

Ah! vous l'abîmez! (*Elle sort à droite, troisième plan.*)

SCÈNE XI.

DERBIGNY, ISIDORE, *ensuite* PAMÉLA.

DERBIGNY.

Une lettre que j'ai reçue du père de Pauline, me rappelle impérieusement... Nous partons aujourd'hui même, dans l'instant.

ISIDORE.

Ah!... (*A part, avec joie.*) Elle pourra s'échapper! (*Haut.*) Comment...

DERBIGNY.

Ne t'afflige pas trop, mon enfant, cette séparation est nécessaire.

ISIDORE, *à part.*

Pauvre père!... ça me fait de la peine de le quitter, et je suis content qu'il s'en aille!

DERBIGNY.

Ah! ça, dis-moi, tu n'oublieras pas de donner à Pauline la broche que je t'ai achetée...

* Derbigny, Pauline, Isidore.

IDORE, *à part*, *désolé*.

Ah ! mon Dieu !

DERBIGNY.

Est-ce que je ne te l'ai pas remise?

ISIDORE, *interdit*.

Si !... si, papa, mais, c'est que... c'est que...

DERBIGNY.

Je gage que tu l'auras égarée... tu laisses tout traîner.

ISIDORE, *à part*.

Me voilà bien ! que faire ?...

DERBIGNY, *qui a été chercher sur la table à gauche*.

Comment ?... et ton examen? (*Il prend un cahier*.) Cette composition... il n'y a d'écrit que le titre! tu m'avais dit cependant..! (*Avec sévérité*.) Qu'est-ce que cela signifie?

ISIDORE, *à part*.

J'ai des éblouissements, les yeux me piquent, j'ai la bouche sèche...

PAMÉLA, *se montrant à la porte de la chambre d'Isidore, qui ouvre sur le théâtre*.

Je crois qu'à présent je peux..: Ah ! (*Elle rentre vivement et ferme la porte*.)

DERBIGNY.

Que vois-je !... une femme chez lui !:.: (*Il va vivement à la porte d'Isidore*.)

ISIDORE, *à part*.

Oh ! là ! là ! je suis perdu ! *

DERBIGNY, *frappant à la porte*.

Sortez, mademoiselle ! sortez !... (*On entend fermer le verrou en dedans*.) On saura bien vous y contraindre !

ISIDORE, *hors de lui*.

Que devenir ?..:

DERBIGNY, *furieux*, *à Isidore*.

Voilà donc à quoi vous passez votre temps, menteur ! vaurien ! paresseux !

ISIDORE, *perdant la tête*.

Papa, papa, je... je voudrais vous dire !..:

AIR : *Doux moment*.

ENSEMBLE.

DERBIGNY.

Laissez-moi ! (*bis*)
C'est un affreux outrage !
Mais pour vous rendre sage,
J'invoquerai la loi !

ISIDORE.

Quel effroi ! (*bis*)
Pour lui, c'est un outrage,

* Isidore, Derbigny.

Ah ! je sens mon courage
Défaillir malgré moi !

ISIDORE.

J'ignore encor, je vous le jure...

DERBIGNY.

Cacher une femme chez lui ! !

ISIDORE.

Oh ! pardonnez, je vous conjure....

DERBIGNY.

Voilà la jeunesse aujourd'hui !

ISIDORE.

Ne m'accablez pas davantage...
Mon bon père...

DERBIGNY.

Il n'est plus d'enfant !
Un pareil tour... à dix-neuf ans !
Que feras-tu donc à mon âge ?...

ISIDORE.

Oh ! mon papa, je serai sage !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DERBIGNY.

Laissez-moi !... etc.

ISIDORE.

Quel effroi !... etc.

LAMBERT, *sortant de la chambre.*

Mais quel bruit !... et pourquoi ?
D'où vient donc ce tapage ?
S'il promet d'être sage,
Croyez-le sur sa foi !

SCÈNE XII.

ISIDORE, LAMBERT, DERBIGNY.

LAMBERT.

Mon Dieu !... qu'est-ce donc ?

DERBIGNY.

Un malheureux qui fera la honte de sa famille ! un examen à passer demain, et il n'a encore rien fait... Vous qui êtes laborieux, comprenez-vous cela ? (*Il remonte un peu.*)

ISIDORE, *suppliant et remontant aussi.*

Papa, ne vous fâchez pas, je serai prêt, je vous le promets !

LAMBERT, *à part sur l'avant-scène.*

Pauvre garçon !... Il faut que je le tire de là ! (*A Derbigny qui redescend. Haut.*) D'autant plus facilement que l'examen est ajourné de quinze jours, l'examinateur est malade, c'est moi qui le traite, il ne sortira de mes mains que quand Isidore sera prêt.

DERBIGNY, *montrant Isidore, qui est redescendu aussi.*

Il le savait donc ?

LAMBERT.

Parbleu !

ISIDORE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit là ?

DERBIGNY.

Malheureux enfant, pourquoi ne m'avoir pas parlé de cela ?

ISIDORE.

Papa... papa... c'est... parce que...

LAMBERT, *à Derbigny, avec reproche.*

Parce que vous l'avez attaqué avec une telle violence, qu'il n'a plus su où il en était.

DERBIGNY.

Bon ! vous allez me persuader aussi que c'est moi qui ai introduit cette femme, là, dans sa chambre.

ISIDORE, *à part.*

Oh ! Dieu ! oh ! Dieu ! ça va recommencer !

LAMBERT.

Quoi !.. il ne vous a pas confié... généreux ami !... (*Il se jette dans les bras d'Isidore.*)

ISIDORE, *très étonné.*

Il m'embrasse à présent !

DERBIGNY.

Expliquez-vous.

LAMBERT, *avec aplomb.*

C'est pour moi qu'elle est ici.

DERBIGNY.

Pour vous ?

ISIDORE.

Ah !

LAMBERT.

En tout bien, tout honneur... une jeune fille qui est venue me consulter... pour sa mère... en me quittant, elle entendit la voix d'un de mes clients... sa démarche pouvait être mal interprétée... je suis garçon... vous comprenez... Elle me pria de la cacher... la chambre d'Isidore était ouverte, elle s'y précipita, et lui, en ami dévoué, au risque de vous déplaire, ne voulut pas révéler...

DERBIGNY.

Est-il possible ?

ISIDORE, *émerveillé, à part.*

Ah ! comme il ment bien !

DERBIGNY.

Et je l'accusais !

LAMBERT, *avec reproche.*

Le soupçonner, lui, si candide ! Ah ! M. Derbigny !

DERBIGNY.

En effet, ça n'avait pas le sens commun !... et moi qui soupçonnais cette vertueuse jeune fille ! Mais aussi, tu te troubles d'un rien ; voyez ! il est encore tout tremblant.

ISIDORE.

Le fait est que je suis... ah ! je suis bien ému !

DERBIGNY, *allant à Isidore* *.

Voyons, remets-toi, et tâche de te rappeler où est la broche que j'ai achetée pour Pauline.

LAMBERT, *à part.*

En voici bien d'une autre !

ISIDORE, *désolé, à part.*

Ah !... je croyais que c'était fini !...

LAMBERT, *gaiement, et cherchant à donner le change.*

Je gage que vous avez cru qu'il l'avait donnée à cette...

DERBIGNY.

Je l'avoue, je m'en accuse, franchement, je l'avoue... Mais, qu'en a-t-il fait ? (*Il cherche à gauche sous la table.*)

LAMBERT.

Ah ! oui, qu'en a-t-il fait ? (*A part, en remontant la scène à droite.*) A moins d'un miracle, du diable si je sais comment le tirer de là, par exemple !

ISIDORE, *à part.*

Je n'en sortirai jamais !

(*Paméla entrouvre la porte et met la broche sur la table. Lambert seul aperçoit ce mouvement, mais sans pouvoir reconnaître Paméla.*)

LAMBERT, *à part.*

Voilà le miracle !... Une grisette qui restitue !... (*Haut, allant à la table.*) Il est impossible qu'en cherchant bien... (*Il prend la broche.*) Non, rien !... (*Passant auprès d'Isidore et la lui mettant dans la main.* (*Haut.*) Mais il l'a à la main !

ISIDORE.

Hein ?.. Tu dis... quoi... (*Regardant dans sa main et jetant un cri de surprise mêlée de joie.*) Ah !... ah !... Mais la voilà !...

DERBIGNY.

Ah ! ça, mais tu l'avais donc ?

ISIDORE.

Non, papa... (*Lambert le tire par l'habit.*) C'est à dire je l'avais donc... Oui, papa... il paraît...

DERBIGNY.

Etourdi. (*Avec importance.*) Vois comme l'innocent est parfois en butte à d'injustes soupçons... Vois comme les preuves les plus accablantes sont quelquefois trompeuses !

ISIDORE.

Je vois.

DERBIGNY.

Et, si jamais tu deviens procureur du roi, n'oublie pas cette leçon. (*Il passe à droite et au deuxième plan pour prendre son paletot.*)

* Isidore, Derbigny, Lambert.

LAMBERT, *d'un ton solennel et railleur.*

Profitez, jeune homme !

ISIDORE.

Oh ! je n'oublierai rien.

SCÈNE XIII.

PAULINE, ISIDORE, LAMBERT, DERBIGNY, *un peu au fond.*

PAULINE, *sortant de sa chambre et apportant un petit carton qu'elle va poser sur la table à gauche.*

Mon ami, mon ami, la voiture est en bas, on vient d'emporter nos malles.

DERBIGNY, *regardant Isidore:*

Déjà ?

ISIDORE, *à part.*

A présent, ça me fait de la peine de les voir partir. — Mademoiselle oserais-je vous offrir?...

PAULINE.

Ah ! la jolie broche; merci monsieur Isidore.

ISIDORE.

Gardez-la en souvenir de moi... C'est papa qui l'a achetée pour que je vous la donne.

DERBIGNY, *descendant entre Isidore et Lambert tout en mettant son paletot.*

Monsieur Lambert, vous êtes de bon conseil... Permettez-moi de vous recommander cet enfant là.

LAMBERT.

Vous le reverrez homme, j'en réponds.

DERBIGNY, *à Lambert.*

Et si, un jour la vie parisienne vous lassait, et qu'il vous convînt de vous créer une bonne clientèle en province, rappelez-vous que vous avez à Briare, (car, vous êtes notre compatriote... Briare est votre patrie, comme c'est la nôtre)... Rappelez-vous que vous y avez de bons amis, qui seront charmés d'employer leur crédit à vous être agréables.

Pendant ce qui précède, Lambert a aidé Derbigny à mettre son paletot et a passé à gauche. *

PAULINE, *d'un ton gracieux.*

Moi d'abord, j'en parlerai à mon père.

LAMBERT.

Croyez, mademoiselle, que le desir de me rapprocher d'une aussi aimable personne...(*Il salue.*) Ne vous dérangez pas. (*A part en rentrant chez lui.*) Elle est charmante!

DERBIGNY, *à Isidore.*

Allons, suis bien mes conseils et surtout, évite les mauvaises connaissances !

* Pauline, Isidore, Lambert, Derbigny.

ISIDORE.

Oh! oui, papa!...

AIR : *De votre offr' mon âme est blessée.*

ENSEMBLE.

DERBIGNY.

Adieu, garçon! que le destin prospère
Veille ici sur ton avenir!
Oui, nous partons, mais bientôt, je l'espère,
Le sort pourra nous réunir.
Adieu! adieu!

ISIDORE.

Comptez sur moi, je tâch'rai d'vous complaire.
Vous que je ne puis trop chérir.
Adieu, papa, que le destin prospère
Puisse bientôt nous réunir!
Adieu! adieu!

PAULINE.

Partons! je dois obéir à mon père;
Mais, n'importe, pour l'avenir,
D'une amitié qui doit m'être bien chère,
J'emporte un joli souvenir.
Adieu! adieu!

(*Isidore les reconduit jusqu'au fond, baise la main de Pauline et embrasse son père avec émotion. Pauline et Derbigny sortent.*

SCÈNE XIII.

ISIDORE, PAMÉLA, *ensuite* LAMBERT.

ISIDORE, *d'abord seul, à la cantonade.*

Bon voyage, papa... Portez-vous bien, Pauline, bien des choses à votre père... (*On entend la voix de Derbigny:* Sois bien sage!) Oui, papa, je serai bien sage... (*Il redescend la scène en pleurant.*)

PAMÉLA, *sortant de la chambre d'Isidore.*

Les oiseaux sont dénichés!... Oh? ben, en v'là une faction qui peut compter pour une garde...

ISIDORE, *pleurant.*

Ah! mam'zelle, ils sont partis... j'ai bien du chagrin, allez!...

PAMÉLA.

Ça se sèchera. Il faut vous distraire... c'est justement jour de Prado, je dois y exécuter une mazourka de ma composition... et si vous voulez...

ISIDORE, *vivement.*

Vous me permettriez de vous y accompagner?...

PAMÉLA.

Tiens? c'te bêtise!...

ISIDORE.

Vous n'êtes pas une mauvaise connaissance, vous, n'est-ce pas?

PAMÉLA.

Quelle est cette question saugrenue?

IDIDORE.

Oh! non, vous n'en êtes pas une! (*Il se jette dans ses bras et l'embrasse à plusieurs reprises*).

PAMÉLA.

Eh! ben! eh! ben! il m'embrasse!

ISIDORE, *pleurant.*

J'ai tant de chagrin! laissez-moi me consoler!

PAMÉLA, *se laissant embrasser.*

Puisque ça le console... Il m'intéresse, ce petit.

LAMBERT, *venant de la gauche.*

Eh bien!... Ne vous gênez pas! (*Isidore et Paméla se séparent.*) Dieu! ma princesse russe *.

PAMÉLA, *stupéfaite.*

Mon marquis égyptien!...

ISIDORE.

Marquis?... C'est Lambert... médecin!

PAMÉLA.

Médecin! Ainsi, vous m'avez joué un pied à la Sainte-Menehould? vous m'avez joué un pied, quoi!

LAMBERT.

Votre Altesse m'en jouait un, j'ai bien été obligé de tenir.

ISIDORE, *naïvement.*

Qu'entendez-vous par jouer des pieds?

LAMBERT.

Si vous ne comprenez pas le mot, vous entendez fort bien la chose, mon gaillard!

ISIDORE, *naïvement à part.*

Je ne devine pas pourquoi il me dit ça.

PAMÉLA.

Et, pour faire son entrée dans le monde, je l'emmène ce soir au Prado.

ISIDORE.

Puis-je, Lambert?

LAMBERT.

Certainement, puisque j'irai. Ralliez-vous à mon panache, vous le trouverez toujours sur le chemin...

LAMBERT *et* PAMÉLA *l'interrompant.*

Du Prado! **.

* Isidore, Lambert, Paméla.

** Isidore, Paméla, Lambert.

ISIDORE.

Quel bonheur!... Mais quel dommage que papa ne soit plus ici!... Il aurait été si content de me voir me distraire sans faire de mauvaises connaissances!

PAMÉLA.

Au Prado!

LAMBERT *et* ISIDORE.

Au Prado!

CHOEUR FINAL.

AIR : *Du final de l'Ile de Robinson.*

En attendant
L'heureux moment
Où la danse
Commence,
Qu'un punch brûlant et pur,
De sa flamm' de pourpre et d'azur,
Vienne éclairer,
Vienne enivrer
D'amis nombreux
Le cercle joyeux.

(*Pendant le chœur, Lambert et Paméla se dirigent vers la chambre de Lambert en dansant un pas comique; Isidore, exalté par leur exemple, les imite gauchement. Tableau.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon ouvrant sur un jardin. — A gauche, premier plan, un bureau-pupitre adossé au mur. — Au second plan, une porte d'appartement, avec œil de bœuf à hauteur d'entresol. — A droite, au second plan, touchant au mur, un corps de bibliothèque ; sur le même plan, en gagnant sur le théâtre, un bureau-table; entre cette table et la bibliothèque, un fauteuil de bureau. — Au troisième plan, une porte. — Au fond, trois portes, chaises, etc.

SCÈNE I.

DERBIGNY, *debout, au pupitre à gauche et écrivant;* LAMBERT *et* UN HOMME DE PEINE, *chargé de dossiers et de cartons de bureau, entrant par le fond.*

LAMBERT, *tenue sévère et distinguée, pantalon, gilet, habit noirs, paletot marron, cravate blanche; il ne porte plus de moustaches. (Au commissionnaire.)* Posez ces cartons ici (*il indique la bibliothèque*), ces dossiers là (*il indique le bureau à droite*).

DERBIGNY, *allant à lui.*

Quoi! monsieur Lambert, si matin?

LAMBERT.

On commence les réparations à notre mairie, je déménage les archives de l'état-civil, auxquelles vous avez bien voulu accorder l'hospitalité.

DERBIGNY.

En qualité de votre adjoint, n'était-ce pas à moi de vous épargner cet embarras?

LAMBERT.

Je ne suis pas convenablement logé... Un célibataire... et puis, appelé sans cesse hors de chez moi par mes malades...

DERBIGNY.

Et vous n'en manquez pas, c'est vrai! Qui aurait dit, quand je vous quittai à Paris il y a deux ans, qu'aujourd'hui, vous seriez maire de Briare et le premier médecin de la ville ?

LAMBERT, *souriant.*

D'abord, je suis seul, ou à peu près.

DERBIGNY.

Vous avez su inspirer une telle confiance à vos clients qu'ils vous ont tous voulu pour leur représentant, et que vos administrés se font malades par partie de plaisir, pour avoir la satisfaction d'être soignés par vous... un véritable engouement!

LAMBERT.

Que je dois à votre bienveillance, monsieur Derbigny.

DERBIGNY.

Dites à votre travail persévérant, à votre mérite.

LAMBERT.

Ah!... cela vous surprend, vous qui, à Paris, m'avez vu jeté dans les plaisirs... Mais il y a temps pour tout.

DERBIGNY.

Ah! oui, votre système, la soupape de sûreté... j'aime toujours beaucoup cette comparaison. A propos de sûreté, j'ai préparé un petit travail... des feuilles de signalement; voulez-vous voir?... Je sais que vous ne signez qu'après avoir lu. (*Il va au bureau à gauche.*)

LAMBERT, *y allant aussi.*

C'est que je me rappelle les étranges habitudes de mon prédécesseur. (*Il signe debout pendant les cinq premiers vers.*)

AIR : *Ces Postillons sont d'une maladresse !*

Quand il partait pour aller en voyage,
Pour que l'état-civil n'en pût souffrir,
Ce brave maire, au bas de chaque page,
Signait en blanc les actes à venir,

Que le greffier plus tard devait remplir.
(*Revenant en scène.**)
Grâce à ce singulier système,
Ce magistrat, prévoyant à l'excès,
Se trouve avoir signé lui-même
Son acte de décès (*bis*).

(*En souriant.*) Je ne veux pas m'exposer à cela.

DERBIGNY, *riant.*

Et vous avez raison... Maintenant, me permettez-vous de passer un instant chez M. de la Pierre Meulière ?

LAMBERT.

Je vous en prie.

DERBIGNY.

Il est chez moi depuis hier.

LAMBERT.

Oui, avec mademoiselle Pauline.

DERBIGNY.

Il s'agit d'un arrangement pour notre vieux procès... ** Mille pardons de mon impolitesse.

LAMBERT, *le reconduisant.*

Allons donc !.. vous plaisantez.
(*Derbigny sort par la gauche.*)

SCÈNE II.

LAMBERT, *seul.*

Oui, Pauline est ici, je le savais !.. Pauline, que j'ai à peine remarquée à Paris, il y a deux ans, et qu'aujourd'hui j'aime comme un insensé !.. Car, il m'a suffi de quelques jours passés l'été dernier dans sa famille pour apprécier toutes les charmantes qualités de son esprit et de son cœur. Aussi, je n'ai plus eu qu'un but, une pensée : conquérir une position digne d'elle ; et je suis venu me fixer à Briare, qui est la ville la plus rapprochée du château de son père ; j'ai remplacé mes habitudes de désordre par une conduite sévère ; je me suis retrempé dans le travail, ce qui m'a déjà valu l'estime et la confiance de mes compatriotes...

SCÈNE III.

PAULINE, LAMBERT.

PAULINE, *entrant par la gauche.*

Ah ! c'est vous, docteur !

* Lambert, Derbigny.
** Derbigny, Lambert.

LAMBERT.

Chère Pauline, quel bonheur de vous revoir !

PAULINE.

Ne nous hâtons pas de nous réjouir... Je ne sais quelle affaire amène mon père chez M. Derbigny, mais, j'ai besoin de vous parler.

LAMBERT.

Allez-vous enfin m'autoriser à dire à M. de la Pierre Meulière tout l'amour que vous m'inspirez ?

PAULINE.

Il s'agit bien de cela !.. Vous ne savez pas... un malheur terrible nous menace !..

LAMBERT.

O ciel! qu'est-ce donc?

PAULINE.

Un mot échappé par hasard m'a tout révélé... Mon père veut me marier.

LAMBERT.

Vous marier ! est-il possible ?

PAULINE.

Il faut empêcher ce mariage, docteur... j'ai compté sur vous.

LAMBERT.

Et quel est celui qu'on vous destine?

PAULINE.

Voilà ce que je ne sais pas.

LAMBERT.

Oh ! je le saurai, moi !.. Je verrai M. de la Pierre Meulière... et je lui dirai... Mais... c'est que c'est bien embarrassant...

PAULINE.

C'est bien simple. Mon père a toute confiance en vous ; il suffit que vous lui fassiez entrevoir que ce mariage là... le rendra malade : il vous croira.

LAMBERT.

Le moyen est un peu hasardé.

PAULINE.

Du tout... Dites-lui, par exemple, que s'il devient souffrant...

LAMBERT, *souriant.*

Et il croit l'être constamment.

PAULINE.

Il serait abandonné à des soins étrangers... tandis que moi, sa fille, qui resterais toujours auprès de lui...

LAMBERT.

J'entends bien... mais alors cette raison subsistera éternellement...

PAULINE.

Oh ! mais, non ; plus tard nous nous arrangerons d'une autre manière.

LAMBERT.

Lorsque j'aurai écarté ce rival inconnu.

PAULINE, *vivement et avec ingénuité.*

C'est ça.

LAMBERT.

Et que vous m'aurez permis de parler pour mon compte.

PAULINE, *de même.*

C'est ça !... vous lui direz alors que sa santé est complètement rétablie, que le spectacle du bonheur de sa fille ne peut que l'améliorer encore... et mille choses... (*Bruit de voix en dehors.*)

LAMBERT.

Votre père !... Je vais de ce pas... *

PAULINE.

Non... il est avec M. Derbigny... ils discutent leurs intérêts...

LAMBERT.

Qu'importe !

PAULINE.

Vous échoueriez... Il n'a pas d'oreilles pour les affaires de cœur quand il parle argent.

LAMBERT.

Cependant il faut...

PAULINE, *l'obligeant à remonter.*

Mais partez donc !

AIR : *D'une valse de Strauss.*

ENSEMBLE.

Oui, tous les deux sachons nous taire,
Soyez prudent, soyez discret,
Notre bonheur veut du mystère,
Gardons pour nous notre secret.

LAMBERT.

Je veux parler à votre père,
Ne craignez rien ; je suis discret,
Et dès demain, oui, je l'espère,
Il connaîtra ce doux secret.

(*Lambert s'échappe par le fond et se dirige à gauche. Pauline sort par le troisième plan à droite.*)

* Lambert, Pauline.

SCÈNE IV.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, DERBIGNY, *venant de la gauche et tenant chacun un papier à la main. Ils entrent en discutant; on a entendu leurs voix hors de vue.*

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *très animé.*

Ventrebleu, Derbigny! je suis un ancien volontaire des Cent-Jours, j'ai désarmé un Prussien à la barrière du Roule; vous comprenez que j'ai la tête diablement près du bonnet, et que je n'aime *pointe* les affaires qui traînent! J'ai quitté mon château de Hochepot malgré ma santé délicate.

DERBIGNY, *raillant.*

Oh! votre santé... votre santé !...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Elle est très frêle... ça n'en a pas l'air... mais elle est très frêle! Nonobstant, j'ai bravé les conséquences pour venir causer avec vous de notre procès pour la ferme du Mesnil... Il faut en finir... Je veux marier ma fille avant mon trépas, que diable... Voulez-vous que cette ferme serve de dot à nos enfants... oui ou non? C'est net, oui ou non!

DERBIGNY.

Plus de procès! mais c'est tout ce que je demande.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *lui montrant le papier qu'il tient.*

Eh bien! alors, signez.

DERBIGNY.

Il est bien entendu que celui de nous deux qui se refuserait au mariage perdrait par ce fait tous ses droits sur la ferme?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ce ne sera pas moi!

DERBIGNY.

Ni moi!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Signez!

DERBIGNY, *à part.*

Elle vaut deux cent mille francs.

(*Ils vont signer au bureau à gauche.*)

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je signe un double.

DERBIGNY.

Moi, l'autre.

(*Ils les échangent.*)

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Voici une affaire faite.

(*Ils reviennent en scène.*)

DERBIGNY.

Et maintenant, pour que vous ne la regrettiez pas, je vous ai gardé pour la bonne bouche la note des dépenses d'Isidore pendant le mois dernier ; vous pourrez ainsi apprécier le caractère de votre futur gendre.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il vous rend des comptes... Ah ! l'innocent, je le reconnais là... Moi, qui suis un ancien gaillard, je n'en rendais *pointe*. J'en faisais à mes parents ; mais je ne leur en rendais *pointe*.

DERBIGNY.

Lisez-moi ça.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *lisant*.

« Note de mes dépenses pendant le mois dernier : Déjeûners et dîners, 48 fr. 25.

DERBIGNY.

Trente-deux sous par jour...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est maigriot.

DERBIGNY.

Il se prive bien certainement du nécessaire.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

« Menus plaisirs et spectacles, 2 fr. 75 c. »

DERBIGNY.

Est-ce trop ? Dites, la Pierre Meulière, peut-il s'abstenir absolument...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est un niais ! Moi qui étais volontaire en 1815 et qui ai captivé un Prussien... je faisais mille farces... J'ai eu plus de duels que vous n'avez de cheveux sur l'occiput, mon brave ami.

DERBIGNY.

Vous, oui ! mais Isidore n'a pas été élevé dans ces idées là.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est le mal !... c'est le mal ! (*Lisant.*) « Location de livres de » droit, 33 fr. ! » Diable ! il est donc bien savant ?

DERBIGNY.

Il travaille trop, je vous dis.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

« Briquets phosphoriques, 12 fr. » Pour un mois, c'est inouï !... Il passe donc sa vie à allumer des bougies ?... Décidément, ce doit être un garçon fort éclairé.

DERBIGNY, *avec enthousiasme*.

Hein, la Pierre Meulière ? hein ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

« Souscription pour doter une rosière couronnée par les élèves » de l'Ecole de Médecine, 20 fr. »

DERBIGNY.

C'est admirable !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec emphase.*

Ah ! je suis touché !... Ah ! je suis ému !... Ah ! je suis mordu au cœur !

DERBIGNY.

Ce cher enfant ! Et c'est demain ! demain, que nous allons le revoir ! Après deux ans de séparation... il nous consacre ses vacances !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Aussi, dès que j'ai su qu'il arrivait, je suis venu m'installer chez vous avec ma fille, pour le recevoir ; et ma foi, quoiqu'il ne soit pas tout à fait ce que j'aurais voulu... nous avancerons le mariage. *Il se frotte les mains.)*

DERBIGNY.

Vous me comblez de joie, mon cher la Pierre Meulière.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

(*On entend un coup de fusil ; la Pierre Meulière saute sur lui-même.*)

Hein ?

DERBIGNY, *remontant.*

Qu'est-ce que c'est que ça ? *

ISIDORE, *hors de vue.*

Marguerite ! sont-ils levés... Peut-on les voir ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah ! ça, mais cette voix...

DERBIGNY, *avec joie.*

C'est lui, Isidore !

SCÈNE V.

DERBIGNY, ISIDORE, DE LA PIERRE MEULIÈRE.

(*Isidore porte la barbe complète, cravate de couleur éclatante, gilet d'une mode exagérée à grands carreaux, pantalon et paletot très courts en nankin.*)

(*Le caractère du personnage est complètement transformé ; au lieu de la timidité qui contenait la chaleur de sa nature au premier acte, il a maintenant toute la franchise et l'entrain d'un farceur d'estaminet.*)

AIR : *Du morceau d'ensemble, d'*ADAM.

ENSEMBLE.

Oui, c'est {lui, le / moi, me} voici !
C'est un jour à jamais prospère !

* Derbigny, de la Pierre Meulière.

Pour un fils, pour un père,
Quel bonheur de se voir ainsi !

ISIDORE, *qui est entré vivement et seulement après la première moitié de l'ensemble qui précède, s'est jeté avec effusion comique dans les bras de son père. — Tout ce mouvement se fait, au troisième plan, sur le seuil de la porte du fond.*

Pour vous prouver cela,
Ah! que tous deux, avec ivresse,
Sur mon cœur je vous presse.
Bonjour, monsieur! Bonjour, papa !

ENSEMBLE, *reprise.*

Oui, c'est {lui, le / moi, me} voici! etc.

DERBIGNY.

Cher ami! je ne t'attendais que demain.

ISIDORE, *vivement.*

Une surprise! que je vous ménageais... Je suis arrivé ici à la petite pointe du jour... Marguerite allait vous réveiller... Moi, je n'ai pas voulu... Ah! ça m'a coûté, je l'avoue... Mais je me suis dit: Ils rêvent peut-être que j'arrive... ils sont heureux... ça leur ferait deux plaisirs pour un, et pour ne pas perdre de temps, j'ai été revoir le parc, la plaine, les environs... Et en revenant, pour vous préparer tout doucement, sans secousse, à mon retour, j'ai tiré un coup de fusil dans le jardin.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'était lui!... Il appelle cela sans secousse!

DERBIGNY, *avec joie.*

N'importe, le voilà!

ISIDORE.

Oui me voilà!.. en chair et en os... (*Riant.*) Plutôt en os qu'en chair; mais... les bons coqs ne sont jamais gras.

DERBIGNY, *étonné.*

Bons coqs!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah çà! mais comment diable es-tu fagoté?

ISIDORE.

Fagoté? Et comment voulez-vous donc que je sois?

DERBIGNY.

En effet, dans ma joie, je n'avais pas remarqué!...

ISIDORE, *se dandinant d'un air satisfait, et mettant la main dans ses goussets.*

Tenue suprême!... genre mouscatchini!... espoir de la France!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah! c'est là... la mode actuelle... à Paris?

ISIDORE.

Pour la bonne société, bien entendu...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est bien surprenant.

DERBIGNY, *embarrassé.*

Non... pas trop. *(Il cherche à changer la conversation.)* Et le travail? comment gouvernons-nous le travail?

ISIDORE.

Ah! papa... parfait! inscriptions en poche... examen... vainqueur. Mes examinateurs ont été frappés de stupeur en m'interrogeant.

(Il remonte en faisant une pirouette sur lui-même.)

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

J'en étais sûr; vous voyez!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Laissez! je le scrute... je le scrute... *

ISIDORE, *à part.*

Le fait est qu'il sont été pas mal surpris. (*Redescendant à droite.— Haut.*) Je travaille mes auteurs... douze heures par jour.

(*De la Pierre Meulière descend à droite; il examine Isidore en passant derrière lui.*)

DERBIGNY.

Douze heures!

ISIDORE.

Quelquefois vingt-quatre, souvent moins, jamais plus! **

DERBIGNY.

Et tu n'as pas fait de mauvaises connaissances?

ISIDORE, *reprenant le milieu.*

Pas une, papa! Elles sont toutes bonnes; toutes de première qualité.

DERBIGNY.

Enfin, tu as suivi mes conseils?

ISIDORE.

A la piste, papa!

DERBIGNY.

Et je suis sûr que tu t'en es applaudi?

ISIDORE.

A trois reprises, papa!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *vivement.*

Je l'ai scruté!... je trouve que ses allures, ses manières... (*A Isidore.*) Tu t'es donc déluré?

ISIDORE, *lui donnant une tape sur le ventre.*

Un peu! En italien, *un poco!*

DERBIGNY.

Toi, qui avais de la timidité, de la réserve... qu'as-tu fait de tou cela?

* Derbigny, de la Pierre Meulière, Isidore.

** Derbigny, Isidore, de la Pierre Meulière.

ISIDORE.

Ma timidité, je l'ai usée ; et comme je ne m'en servais plus, je l'ai cédée à un de mes amis, un étudiant de première année ; quant à la réserve, c'est autre chose ; on n'en est qu'à 55 ans, d'après la loi sur la garde nationale : je n'ai pas l'âge ; j'attends.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *riant.*

Ah ! parfait... il est gai... décidément je crois qu'il s'est formé ! Mais qu'est-ce que c'est que cette barbe affreuse?

ISIDORE.

Ah ! monsieur de la Pierre Meulière, j'ai l'amour-propre de croire qu'il n'y a rien à dire sur ma barbe, qui a fait bien des jaloux dans le onzième arrondissement (*à part*), sans compter les jalouses.

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

Mon ami, c'est l'usage, les jeunes gens la portent.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

L'usage, l'usage ! s'il était sapeur ou Turc, je le comprendrais, mais à un futur avocat, cette fourrure ?

ISIDORE.

Précisément ! voyez Lycurgue, qui certainement n'était ni un sapeur, ni un Turc, et qui même était un professeur de droit très distingué... se rasait-il ? Jamais !... Jamais Lycurgue ! jamais Lycurgue !

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

Au fait je n'ai pas ouï dire...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il se peut, il se peut.

ISIDORE.

Et Solon ? qui n'était pas un gamin, se faisait-il la barbe ? Jamais !... Jamais Solon ! Jamais Solon !

DERBIGNY, *imitant son geste et son inflexion.*

Jamais Solon ! Jamais Solon !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je ne dis pas...

ISIDORE.

Et Cicéron ? un avocat cependant... et qui pinçait le latin un peu *chicandardement !...*

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Chican ?...

ISIDORE.

Dardement...

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

Dardement, mon ami !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quel est cet odieux adverbe ?

ISIDORE.

Il est peut-être inconnu ici ? Je m'honore de l'arborer le premier et de le faire flotter sur ma ville natale. (*Il se découvre et agite son*

chapeau en l'air.) Ce qui n'est pas une faveur légèrement *chocnosophe !*

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah ! ça, mais il parle une langue ?...

ISIDORE.

C'est la langue du palais.

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

La langue du palais, mon ami ; vous n'êtes pas jurisconsulte, ni moi... voilà pourquoi, vous ne...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Cette explication me satisfait.

ISIDORE, *à de la Pierre Meulière.*

Ah ! sac à papier, pardonnez-moi ! Et mademoiselle Pauline comment se porte-t-elle ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Très bien ! elle est ici !

ISIDORE.

Voilà deux ans que je ne l'ai vue... elle doit être un peu chouette, à présent !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *surpris.*

Ma fille chouette ?

DERBIGNY.

C'est la langue du palais.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah ! oui !... j'oublie toujours !... Pourquoi les avocats ne parlent-ils pas comme tout le monde? c'est une étude qui doit être bien aride. (*Il remonte et appelle.*) Pauline ! Pauline !

DERBIGNY, *bas à Isidore.*

J'ai l'idée que tu n'as plus peur des demoiselles, maintenant.

ISIDORE.

Pardon !... il y en a qui m'épouvantent encore beaucoup.

DERBIGNY.

Lesquelles ?

ISIDORE.

Les vieilles.

SCÈNE VI.

DERBIGNY, ISIDORE, PAULINE, *venant de la droite,* DE LA PIERRE MEULIÈRE.

PAULINE, *avec surprise.*

Monsieur Isidore !...

ISIDORE.

Mademoiselle Pauline !... je vous présente tout ce que j'ai de mieux en hommages, en respect... en...

PAULINE.

Je les accepte avec plaisir... Je ne vous aurais vraiment pas reconnu.

DERBIGNY.

N'est-ce pas qu'il est changé ?

PAULINE.

Oh ! oui ! (*A part.*) Pas en beau.

ISIDORE.

Avez-vous toujours ma broche ?

PAULINE.

Toujours, monsieur Isidore.

ISIDORE.

Alors, pour vous remercier d'avoir gardé mon souvenir, permettez que je vous embrasse.

PAULINE, *se défendant.*

Monsieur... (*Il l'embrasse.*) Voilà un procédé bien singulier...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *riant.*

Ah ! bravo ! Ah ! très bien !

ISIDORE.

Ce n'est point un procédé... c'est un baiser, ma foi, un baiser... accent aigu, comme nous disons à l'école. (*Derbigny lui parle bas.*)

PAULINE, *à de la Pierre Meulière.*

Ah ! mon père !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est gauche !... c'est écolier... ça manque d'aplomb ; mais il se fera.

DERBIGNY, *bas à Isidore.*

Observe-toi ! 300,000 francs d'espérances, je te dis.

ISIDORE, *bas à Derbigny.*

Est-ce que je savais ; je vas arranger ça. (*Haut.*) Mademoiselle Pauline, je me suis acquitté des petites commissions dont vous m'aviez chargé.

PAULINE.

Vous y avez pensé ?

ISIDORE.

J'ai là dans ma poche toutes vos parfumeries, l'eau de Portugal, la crème d'Hébé, le patchouli, le diable et son train...

PAULINE.

C'est très aimable à vous.

ISIDORE, *donnant des paquets et des flacons à Pauline.*

J'embaume ; depuis Paris, les chiens me suivent.

PAULINE, *les portant sur la table, à droite.*

Dieu ! quelle affreuse odeur ! ça infecte le tabac !

ISIDORE, *feignant l'étonnement.*

Tiens ! tiens ! tiens !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Est-ce que tu fumerais par hasard ? *

ISIDORE.

Jamais par hasard ! Il y a longtemps que j'ai renoncé à Satan, à ses œuvres et à ses pipes.

AIR : *De Mazaniello.*

Moi fumer ? pas le moins du monde ;
Le mot seul me fait mal au cœur ;
Car pour cette habitude immonde
J'ai la plus invincible horreur !
Je trouv' ça tell'ment exécrable,
Que j'donn'rais mon sang, voyez-vous,
Pour que tout's les pip's fuss'nt au diable,
(*A part.*) Et qu' les cigar's fuss'nt à deux sous !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

A la bonne heure !

ISIDORE.

De temps en temps, je l'avoue... et pour obliger un ami dans la peine, je me charge de l'éducation d'une pipe, j'entreprends de la cul...

DERBIGNY, *vivement, l'interrompant.*

Heu !...

ISIDORE.

De la cultiver jusqu'à ce qu'elle soit... mûre... et si vos parfumeries ont contracté un petit goût de... caporal torréfié, c'est que j'aurai oublié une de mes élèves dans ma poche. (*Il se fouille.*) Justement. (*Il tire une pipe toute noire de sa poche.*)

PAULINE.

Quelle abomination !

DERBIGNY.

Elle n'est pas à lui.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Puisqu'elle n'est pas à lui, il n'y a rien à dire. Allons, allons, il me va ! Rendez-vous promptement chez le notaire et terminons au plus vite.

DERBIGNY.

Tout de suite, mon ami, tout de suite.(*A Isidore.*) Ah ! quel bonheur !...

PAULINE, *à part.*

Qu'ont-ils donc pour être si joyeux ?

ENSEMBLE.

AIR : *De F. Lautz.*

PAULINE.

Je ne sais pourquoi sa présence

* Derbigny, Isidore, de la Pierre Meulière, Pauline.

No me présage rien de bon;
J'aimais mieux son air d'innocence
Qu'une audace de mauvais ton.

DERBIGNY.

Il est un peu jeune, je pense,
Pour diriger une maison;
Mais s'il manque d'expérience,
L'hymen formera sa raison.

ISIDORE.

Je crois vraiment que ma présence
Trouble un peu toute la maison;
J'aurai quelque peine, je pense,
A leur faire entendre raison.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il a pris beaucoup d'assurance,
Et j'aime cet air sans façon;
Il a de l'aplomb, de l'aisance,
J'aime cela chez un garçon.

(*Derbigny et Isidore sortent par le fond.*)

SCÈNE VII.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, PAULINE.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Eh bien, ma fille, le voilà revenu, le voilà revenu!

PAULINE.

Mais... oui, papa.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Tu le trouves bien, n'est-ce pas? Moi aussi.

PAULINE.

Oh!... d'abord son costume, et puis cette affreuse barbe...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec importance.*

Ma fille! Lycurgue et Solon, qui certes n'étaient pas des paltoquets, se rasaient-ils? — jamais!... Ah! — ces grands jurisconsultes, ainsi que beaucoup d'autres statues que tu as été à même d'apercevoir dans le jardin des Tuileries, ne se faisaient *pointe* la barbe... Crois-en un père qui ne voudrait pas te tromper.

PAULINE.

Excusez-vous aussi ce baiser qu'il m'a donné avec tant d'inconvenance?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il n'y a pas d'inconvenance à cela, il n'y en a *pointe!*... et si je l'eusse trouvé inconvenant, je l'aurais souffleté!

PAULINE.

Ah! mon père!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Tout fils qu'il est de mon ami; et je l'aurais contraint à échanger

une botte avec moi. J'ai fait mes preuves, mademoiselle de la Pierre Meulière; malheureusement l'état de ma chétive santé s'oppose aujourd'hui à ce que je provoque personne; mais, par la morbleu, si l'on me poussait à bout... une, deux, là! une, deux, là!

PAULINE.

Mon Dieu! je n'ai pas le projet de vous animer contre M. Isidore; car, au fond, tout cela m'est bien indifférent.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

A la bonne heure! il te plaît, j'en étais sûr; il me va, c'est tout ce qu'il faut. Une fois avocat, il ne tardera pas à être substitut, procureur du roi, président. Quel honneur pour toi!

PAULINE.

Comment, pour moi!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'ai toujours desiré un magistrat dans ma famille. J'ai engagé ma parole; c'est arrangé.

PAULINE.

Sans m'en avoir parlé!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je tenais tant à éteindre notre vieux procès avec Derbigny... il s'agit de la ferme du Mesnil, qui vaut 200,000 francs; je pouvais perdre... Je crois même que j'aurais perdu, car j'ai le bon droit pour moi. J'en aurais fait une maladie.

PAULINE, *à part.*

Mais c'est affreux!... Que faire! et comment empêcher?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quelqu'un! Silence! * Cache ton bonheur à tous les yeux... cache-le! cache-le!

PAULINE, *à part.*

Oh! je n'aurai pas de peine à le cacher.

SCÈNE VIII.

PAULINE, DE LA PIERRE MEULIÈRE, LAMBERT, *venant du fond et par la droite*).

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec joie.*

Eh! c'est ce cher docteur!

PAULINE, *à part.*

Il arrive à propos.

LAMBERT, *saluant.*

Mademoiselle... ** Et comment allez-vous, monsieur de la Pierre Meulière?

* Pauline, de la Pierre Meulière.

** Pauline, Lambert, de la Pierre Meulière.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *naïvement.*

J'allais vous le demander.

PAULINE.

Mon père va très bien, docteur !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *présentant son poignet à Lambert.*

Tâtez! ne craignez pas de me dire la vérité.

LAMBERT, *lui tâtant le pouls.*

Le diagnostic est excellent... le pouls parfait.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *un peu surpris.*

Vous trouvez ?

PAULINE.

Mais, papa, pourquoi voulez-vous toujours paraître malade ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je ne te parle pas, tu n'es pas médecin... Ah ! si tu étais médecin; mais tu ne l'es *points!* Retourne-toi un peu, je vas montrer ma langue. (*Il la tire.*)

LAMBERT.

Vous vous portez à merveille, vous dis-je.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec bonhomie en redescendant.*

Allons ! eh bien, tant mieux !

PAULINE, *bas à Lambert.*

Docteur, j'ai à vous parler. (*Allant à son père.* *) Aussi... pour vous maintenir dans cette bonne disposition, vous allez faire votre promenade habituelle.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je ne me sens pas très disposé ce matin.

PAULINE.

Il le faut ! l'exercice vous est bon... n'est-ce pas, docteur ?

LAMBERT.

Excellent !...

PAULINE.

Il est même indiqué... dans la position... n'est-ce pas docteur ?

LAMBERT.

Tout à fait indiqué !...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec empressement.*

Dès que c'est indiqué... autant que cela... c'est différent...

ENSEMBLE.

AIR : *Allez retrouver votre père.*

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Allons, il faut qu'on obéisse
Aux ordres de la Faculté,
Puisqu'on prétend que l'exercice
Est favorable à la santé.

LAMBERT ET PAULINE.

Toujours il faut qu'on obéisse
Aux ordres de la Faculté,
Et soyez sûr que l'exercice
Est favorable à la santé.

* Lambert, Pauline, de la Pierre Meulière.

(*De la Pierre Meulière sort par la droite. L'orchestre joue piano le milieu et la fin de l'air, ce qui doit occuper toute la scène XIe et finir exactement à l'apparition d'Isidore.*)

SCÈNE IX.

LAMBERT, PAULINE.

PAULINE, *le regardant sortir.*

Ah! enfin!...

LAMBERT, *allant à elle un peu au fond.*

Qu'y a-t-il donc, chère Pauline?

PAULINE, *sans redescendre.*

Ce que, ce matin, je croyais être un projet vague, est maintenant une certitude : mon mariage est arrêté!

LAMBERT.

Est-il possible!

PAULINE.

Rassurez-vous, ma résolution est formée... nous lutterons, docteur.

LAMBERT.

Vous m'aimeriez assez! ah! Pauline... tant de bonheur! (*Il lui baise la main.*)

PAULINE.

Et celui qu'on veut me faire épouser, c'est...

ISIDORE, *au fond, voyant Lambert qui baise la main de Pauline. Lambert lui tourne le dos, il ne le reconnaît pas.*

Ne vous gênez pas! je suis myope.

(*Pauline et Lambert jettent un cri et se sauvent sans regarder derrière eux. Lambert disparaît au fond, à gauche, et Pauline entre à droite.*)

SCÈNE X.

ISIDORE, *seul.*

Prrrrt!... envolés comme une compagnie de perdreaux! Ah! ah! c'est charmant! allons, allons, la province marche... Cette petite Pauline, qui jette des cris de paon pour un baiser que je lui donne en famille... *coram populo!* Elle s'en laisse parfaitement dérober en cachette! allons, allons. décidément, la province marche!... la décentralisation s'opère. Mais quelle est cette redingote marron, qui se livre à ces joyeusetés en temps prohibé? Je n'ai pas vu son *facies*; d'après sa tenue, je suppose que c'est quelque bel esprit départemental, quelque Lovelace d'arrondissement!... (*Gaiement et très en dehors.*) Ma foi, que mademoiselle Pauline s'arrange! (*Tout à coup avec éclat et comme par souvenir.*) Comment! qu'elle s'ar-

range!... mais c'est elle qu'on me destine!... la partie se joue à mes frais!... (*Il fait un mouvement de menace, s'arrête et dit d'un air calme et en souriant :*) Après ça, quelle lubie de vouloir faire de moi un mari, à mon âge, moi qui n'ai aucune infirmité? Il y a des moments où je suis tenté de croire que les pères n'ont jamais été jeunes.

SCÈNE XI.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, ISIDORE. (*De la Pierre Meulière a traversé de droite à gauche le jardin au fond; et c'est après avoir aperçu Isidore qu'il vient en scène par le fond à gauche.*)

ISIDORE, *à lui-même.*

Ah! c'est M. de la Pierre Meulière.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *entrant par le fond.*

J'étais sorti pour faire un tour de promenade, mais je t'ai vu rentrer seul, et je veux causer sérieusement avec toi... Je suis enchanté de te voir, mon garçon.

ISIDORE.

Et moi aussi. (*A part.*) Il arrive bien!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment trouves-tu ma fille?

ISIDORE, *à part.*

La question n'arrive pas mal non plus. (*Haut.*) Mais...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Parle franchement. Quelle est ton opinion touchant ma fille?

ISIDORE.

Elle ne vous ressemble pas, mais elle est jolie.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Alors elle te plaît, tu es ravi de l'épouser; j'en étais sûr.

ISIDORE.

Mais si elle ne me convenait pas?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment peut-elle ne pas te convenir, puisqu'elle te plaît? (*A part.*) Est-ce qu'il serait bête?

ISIDORE.

Pardon! mais si par hasard... il arrivait que...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Que quoi?

ISIDORE.

Que je ne l'épousasse pas?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Tu es libre.

ISIDORE.

Voilà tout ce que je voulais savoir, et je profiterai de cette liberté pour...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'ai la parole de ton père : s'il la retire, il renonce à toutes prétentions sur la ferme du Mesnil ; c'est 100,000 francs que tu perdras, mais tu es libre.

ISIDORE.

Ah ! ah ! très bien... Et si mademoiselle Pauline, elle, malgré les innombrables qualités que je me plais à me reconnaître, ne m'aimait pas ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est impossible ! — Je lui ai ordonné de t'aimer, et jamais ma fille ne m'a désobéi.

ISIDORE.

C'est à dire qu'il faut que j'épouse mademoiselle votre fille, ou que je ruine mon père ?...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Très bien !... tu as saisi la position avec une intelligence qui m'enchante ; c'est moi qui ai combiné ce mariage avec Derbigny : nous faisons quatre heureux à la fois.

ISIDORE, *à part.*

Sans compter la redingote marron !... Mais, morbleu, nous verrons !

SCÈNE XII.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, LE GARDE CHAMPÊTRE, ISIDORE, *qui se tient d'abord à l'écart.*

LE GARDE CHAMPÊTRE, *d'abord hors de vue et entrant vivement.*

M. Derbigny ! où est M. Derbigny ?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quel air époulaillé ! Qu'avez-vous, Benoît ? Benoît ! qu'avez-vous ?

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Ah ! monsieur de la Pierre Meulière !.. Quelque chose de hideux ! Il y a une émeute dans Briare ! les gendarmes sont en tournée, le maire est absent, et M. Derbigny n'y est pas ; je suis seul d'autorité dans ce moment ici.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Mille bombes ! je vais aller revêtir un sabre ! Mais quelle est la cause de cette conflagration ?

LE GARDE CHAMPÊTRE.

A propos d'une comédienne... le café du Commerce est en révolution !... (*Mouvement de joie d'Isidore à part ; il s'assied sur le bureau à droite et se croise les jambes en riant.*) Il paraît que c'est le fils de M. Derbigny qui est cause de tout ; il a provoqué les habitués, qui viennent ici en masse pour avoir sa peau. (*Isidore rit.* —

Le garde champêtre remonte ; il est d'abord stupéfait, puis fait le guet audehors.)

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Grand Dieu !

ISIDORE, *allant à de la Pierre Meulière, en riant.*

J'avais, ma foi, tout à fait oublié cet incident : * Figurez-vous que j'ai fait route, depuis Paris, avec une petite femme charmante, gaie, aimable... pas bégueule du tout... la débutante en question.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment ! monsieur...

ISIDORE.

Contre laquelle certains individus veulent monter une cabale. Vous comprenez mon indignation... Pauvre petite, te siffler, toi ! lui dis-je.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *indigné, à part.*

Il la *tutaye !*

ISIDORE.

AIR : *Vaudeville du Duel et le Déjeuner.*

Oui, dans la fureur qui m'égare,
Je ferai des atrocités ;
Les flots du canal de Briare
Reculeront épouvantés !
Si l'on te siffle, sois tranquille,
Je forme un projet infernal :
Le canal passe dans la ville...
La vill' pass'ra dans le canal.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Et moi qui ai une maison sur le quai !

ISIDORE.

Et j'allai immédiatement au café du Commerce : il n'y avait personne ; mais j'adressai une lettre à tous les habitués, pour leur défendre de s'opposer au début de ma protégée, s'ils ne veulent avoir affaire à moi.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Malheureux !.. mais ils sont furieux, ils vont venir! (*Il remonte.*)

ISIDORE.

Je l'espère bien !.. Ah ! nous allons nous amuser !.. le bruit, le tapage, c'est la vie ! je m'engourdissais déjà ici... Je vais leur faire danser une Polka inconnue dans ces contrées, et pour laquelle j'ai un brevet d'invention.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je vous le défends, monsieur !..

ISIDORE.

Et sous quel prétexte, s'il vous plaît ?

* De la Pierre Meulière, Isidore, le garde champêtre au fond.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Vous commettre pour une saltimbanque, vous qui allez avoir l'honneur de m'appartenir.

ISIDORE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... j'épouse mademoiselle Pauline!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est précisément pour ça que je vous interdis... Ventre de biche! savez-vous à qui vous avez affaire ?

ISIDORE.

Très bien!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Monsieur! je vous déclare que la moutarde me monte.

ISIDORE.

Laissez-lui faire son ascension, je desire jouir de ce spectacle.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah! c'est trop fort! dire cela à un homme qui a terrassé un Prussien!! Mais vous êtes un chenapan, un...

ISIDORE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... puisque j'épouse votre fille!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Un vaurien! un homme sans mœurs!..

ISIDORE.

Tout ce que vous voudrez... je respecte votre âge et toutes les bêtises qui en font l'ornement...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Il m'insulte, il me provoque, moi!

ISIDORE.

Qu'est-ce que cela vous fait, puisque j'épouse votre fille! (*A part.*) Je le tiens! (*Bruit audehors.*)

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Bon! voilà les autres!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HABITANTS DE LA VILLE.

CHOEUR.

AIR : *J'aime le tapage.* (*Loïsa Puget.*)

Ah! c'est une horreur ! c'est une affreuse impertinence !
Il nous faut,
Au plus tôt,
Obtenir vengeance.
La justice doit, en punissant cette insolence,
Nous venger (*bis*)
De cet étranger. *

* Isidore, de la Pierre Meulière; les autres à droite, et au fond.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *au milieu.*

Messieurs! j'en fais mon affaire. M. le maire sera instruit de votre démarche, et je vous réponds que justice sera faite.

ISIDORE, *qui a pris une chaise, s'agenouille dessus en s'appuyant sur le dossier comme s'il allait faire un discours.*

M. de la Pierre Meulière n'a pas mes pouvoirs ; je vous prie de me prêter vos oreilles : elles sont assez longues pour que cela ne vous prive pas...

TOUS, *à droite.*

Ah! méchant Parisien!

(Ils courent sur Isidore, qui monte rapidement, fait le tour par le fond, passe à droite après avoir fait tomber deux individus ; grande rumeur. De la Pierre Meulière contient la foule.)

Ils courent audevant d'Isidore, qui passe à droite, derrière la table.

ISIDORE.

Vous voulez ma tête? eh bien! venez la prendre. (*Il monte sur le fauteuil du bureau, met un pied sur le bureau même ; les autres se sont groupés à gauche. — Isidore saisit un livre.*) Un code! Au nom de la loi sur les attroupements, je vous ordonne de vous évaporer. (*Rumeurs.*) Non? Apprêtez... armes

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *au milieu.*

Isidore, descendez! la voix de votre beau-père vous y convie.

ISIDORE.

Deuxième sommation !

TOUS.

C'est trop fort! (*De la Pierre Meulière les contient.*)

ISIDORE.

Non? Amorcez! joue!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Isidore! descendez! la voix...

ISIDORE.

Troisième sommation ! Feu ! (*Il leur jette le livre.*)

TOUS.

C'en est trop ! A l'assaut! à l'assaut! (*Mêlée générale autour de la table.*)

ISIDORE, *toujours sur la table et lisant le titre du dossier.*

Arrêtés municipaux ! (*Il les leur jette à la tête. — Cris.*) Archives de l'état-civil! ça vous revient de droit. (*Il les leur jette.*)

TOUS.

C'est affreux!.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Monsieur, votre conduite est indécente! *(On s'élance vers Isidore, qui combat avec les papiers ; après quoi, il descend et passe à gauche, tandis que le chœur se place à droite, en lui renvoyant les dossiers.)*

ISIDORE.

Vingt contre un !... accepté ! mais il me faudrait un bon blockhaus !.. Je tiens mon blockhaus ! (*Il saisit de la Pierre Meulière et s'abrite derrière lui.*)

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *se débattant.*

Monsieur, je vous interdis cette comparaison, qui me blesse. (*Il reçoit tous les projectiles lancés contre Isidore.*)

ISIDORE.

Habitants de Briare, je vous présente mon beau-père.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Messieurs, je reçois tout! vous m'assassinez !

ISIDORE.

Allez toujours, le retranchement est solide.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Arrêtez ! je suis exterminé.

ISIDORE.

Qu'est-ce que ça vous fait?... j'épouse votre fille !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *s'échappant.*

Ah ! scélérat !... je vais chercher des armes. (*Il sort par le troisième plan à droite.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAMBERT, *qui porte son paletot marron sur le bras.* *

LAMBERT, *venant du fond.*

Une dispute ! une rixe !... Et quel est, messieurs, l'auteur d'une pareille esclandre?

TOUS, *indiquant Isidore.*

Le voilà, le voilà !

ISIDORE, *à part.*

La redingote marron ! Ah ! la farce est bonne ! (*Reconnaissant Lambert.*) Je ne me trompe pas, c'est Lambert !
(*Il chante sur l'air : Sonnez cors et musettes, de la Dame blanche.*)

Honneur (*bis*) à mon ami Lamber-re !
Honneur (*bis*) à mon ami Lambert ! bzimm ! bzimm ! !

LAMBERT.

Mais, monsieur, je ne sais qui vous êtes. (*A part.*) Peste soit de la reconnaissance.

TOUS.

Justice, monsieur le maire !

ISIDORE, *stupéfait et vivement.*

Maire... quoi, maire ! qui, maire? Toi, maire ?

* Isidore, Lambert, le garde champêtre au deuxième plan ; chœur à droite.

LAMBERT.

Moi-même, monsieur.

ISIDORE.

Et l'on ne m'en prévient pas... Attends un petit instant que je rie! (*Il s'assied à gauche, et rit à gorge déployée.*)

LAMBERT.

Monsieur !...

ISIDORE, *se levant et saluant avec gravité.*

Monsieur le maire, voulez-vous avoir la bonté de mettre votre écharpe ? Que je te voie dedans... (*Riant*) et je meurs satisfait!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *d'abord hors de vue, arrivant par la droite.* *

Où est-il ?.. Où est-il ?.. Il faut que je l'extermine. (*Il a des fleurets à la main.*)

LAMBERT, *à de la Pierre Meulière.*

Vous battre !.. y songez-vous, un homme de votre âge?

ISIDORE.

Imprudent beau-père, vous allez crever un œil à l'autorité !

LAMBERT.

Oui, je veux le larder comme un bœuf à la mode. (*Il agite ses fleurets en les frottant l'un contre l'autre comme s'il les repassait.*)

LAMBERT, *arrêtant Isidore.*

Monsieur, vous avez manqué à un de nos plus honorables citoyens, vous lui devez des excuses.

ISIDORE.

A ce vieillard désagréable? Jamais!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ventrebleu !

TOUS.

En prison!

ISIDORE.

Ah! voilà le genre de farces que nous faisons actuellement? Je préfère l'ancien.

LAMBERT, *très froidement.*

Garde champêtre, emmenez Monsieur. (*Le garde champêtre et un autre individu saisissent Isidore.*)

ISIDORE, *chantant sur l'air de la Parisienne.*

En avant, marchons,
Ti pan pan, boum ! boum !
Qu'on me mène au supplice
Par ordre de l'adjoint !
Ouint !

LAMBERT, *indiquant la gauche.*

La fenêtre de cette chambre a de bons barreaux... emmenez Monsieur.

*** Isidore, Lambert, de la Pierre Meulière ; chœur au fond, un peu à droite.**

CHOEUR.

Air : *De Wallace.*

Oui, nous aurons justice
De ce désordre affreux !
Il faut que l'on punisse
Un tour si scandaleux !
Vite en prison, ce malheureux !

(Isidore crie et résiste ; on l'emporte les pieds devant dans la chambre à gauche ; le chœur sort par le fond et disparaît à droite, ainsi que le garde champêtre, qui a fermé la porte à deux tours, en laissant la clé dans la serrure.)

SCÈNE XV.

LAMBERT, DE LA PIERRE MEULIÈRE.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *hors de lui.*

Mon ami, vous avez donné satisfaction à vos administrés. Laissez-moi entrer là dedans que j'aie raison de ce jeune drôle qui ne respecte rien...

LAMBERT.

Vous n'y pensez pas..:

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *s'animant.*

Quand on m'insulte, moi, je ne connais rien... Je massacre les gens... tout bonnement.

LAMBERT.

Allons!

DE LA PIERRRE MEULIÈRE.

Je les massacre... on me connaît! Ah! mille bombes! ça va faire un duel, monsieur... terrible... celui de Jarnac et de la Châtaigneraie ; celui d'Enée et de Turnus n'étaient que des gamineries auprès de ce qui va se passer dans Briare.

LAMBERT.

Voyez dans quelle agitation vous voilà ! cela n'a pas de bon sens.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *d'un air piteux.*

Lambert, je me dois à moi-même de massacrer ce galopin! Songez donc, qu'en 1815, j'ai désarmé un Prussien... Je vous prie de considérer ce fait...

LAMBERT.

Je sais.

DB LA PIERRE MEULIÈRE.

Vous savez..: vous savez... Mais, ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai failli avoir la croix, monsieur.

LAMBERT.

Vraiment?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Historique, monsieur... L'empereur, en passant une revue des volontaires, a décoré le jeune homme qui était à côté de moi dans le rang... Il ne s'en est fallu que de 18 pouces, j'avais la croix!... Voilà pourquoi mon sang bout! ma tête s'exalte!...

LAMBERT, *à part.*

Pauvre homme!... Allons, il n'y a que ce moyen de le calmer... (*Haut.*) Ne vous sentez-vous pas indisposé?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Contre lui?... Enormément!

LAMBERT, *haut.*

Vous avez la face colorée!..

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Colorée... c'est possible; j'ai très chaud.

LAMBERT, *lui prenant la main.*

Le pouls rigide.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Rigide!.. De quoi est-ce signe?

LAMBERT.

L'œil injecté.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Injecté... lequel?

LAMBERT.

Les deux, parbleu!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Les deux? Parbleu... de quoi est-ce signe?

LAMBERT.

Il vous faut du repos, du calme, de la tranquillité... ou ma foi, vous êtes menacé...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec crainte.*

De sangsues?

LAMBERT.

D'apoplexie!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ah! grand Dieu! Et moi qui dois me battre! (*Furieux, allant à la porte de gauche.*) Vois-tu, petit cuistre, dans quel état tu me mets? * J'ai l'œil injecté... drôle que tu es! j'ai le pouls rigide, animal! je suis menacé d'apoplexie... Tu ne périras que de ma main!

LAMBERT, *lui prenant le bras.*

Du calme, ou vous êtes mort!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *effrayé.*

Oh!... j'en ai. (*D'un air très posé et souriant.*) J'ai l'œil injecté

* De la Pierre Meulière, Lambert.

drôle que tu es! j'ai le pouls rigide, animal! je suis menacé d'apoplexie? Tu ne périras que de ma main...

LAMBERT.

Revenez à d'autres sentiments, songez à votre fille!

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ma fille... malheureuse victime!.. car il va être mon gendre, le scélérat, voilà ce que vous ne savez pas.

LAMBERT, *vivement et désolé.*

Comment! il serait vrai?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Une affaire superbe!.. j'y gagne 100,000 francs... c'est ce qui me désole.

LAMBERT.

Et vous consentez à donner votre fille à Isidore?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *vivement avec force.*

Jamais! puis-je nommer mon gendre un homme qui m'a insulté?

LAMBERT, *avec joie.*

Vous la lui refusez donc?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *vivement.*

Non!... Il y a un dédit... J'y perdrais 100,000 francs; vous voyez bien que je ne peux pas.

LAMBERT, *tristement.*

Alors, vous la lui donnez?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec force.*

Non!

LAMBERT.

Vous espérez donc que M. Derbigny vous proposera de rompre?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Lui!.. je le connais... c'est un avare; s'il devine mon embarras, il fera comme moi... il gardera tout. Voilà pourquoi ce duel m'arrange; et comme je suis sûr de mon coup... (*Il agite son fleuret.*)

LAMBERT.

Et si vous alliez succomber?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *frappé de frayeur.*

Quelle affreuse perspective, monsieur! qui est-ce qui me trouverait un gendre?

LAMBERT.

Ah! quant à cela, la charmante mademoiselle Pauline..:

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Trouverait un mari, oui, mais ce ne serait pas un gendre pour moi; car où il n'y a pas de beau-père, le gendre devient aussi chimérique que les licornes... et les aigles à deux têtes dont les Autrichiens ont doté l'histoire naturelle. — Non, monsieur Lambert, toutes ces considérations me décident, je ne me battrai pas!

LAMBERT.

Enfin vous voilà raisonnable !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je pars pour Hochepot incontinent!.. Faites-moi le plaisir de faire atteler la carriole. Je crois que je vais être indisposé.

LAMBERT, *vivement et avec joie.*

A l'instant, monsieur, à l'instant...

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XVI.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *puis* ISIDORE.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'en échappe d'une belle !.. Il est très instruit ce Lambert : certes je ne suis pas un capon, je ne crains pas d'aller sur le terrain... Mais une apoplexie !... Non ! non !... les armes ne sont pas égales, j'aime mieux que ce polisson reçoive une leçon purement judiciaire. Jusqu'à mon départ, je me fais son geôlier, son cerbère ! S'il veut s'échapper, il faudra qu'il me passe sur le corps. (*Il se promène devant la chambre où est Isidore, son fleuret à la main.*)

ISIDORE, *à un œil de bœuf audessus de la porte à gauche.*

J'en suis incapable !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *l'apercevant, jetant un cri de surprise.*

Ah !

ISIDORE.

Monsieur de la Pierre Meulière, j'ai un service à vous demander : j'ai à sortir, je vous prie de m'ouvrir la porte.

LA PIERRE MEULIÈRE.

Comment ! vous avez à sortir ; mais cette prétention est exorbitante de la part d'un détenu !

ISIDORE.

Elle est plus naturelle que de la part de tout autre. Monsieur de la Pierre Meulière ;! j'ai affaire pour une heure ! Ouvrez-moi la porte pour l'amour de Dieu !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Cessez d'employer des romances pour me corrompre.

ISIDORE.

Une heure, une simple heure; soyez clément ! Si j'ai eu quelques torts, je les oublie.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *d'un air scandalisé.*

Comment ! quelques torts ?

ISIDORE.

Je les oublie, imitez ce noble exemple ! J'ai peut-être dit que vous étiez une ganache, je vous en fais mes excuses.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *hors de lui.*

Vous ne l'avez pas dit, monsieur, je ne l'aurais pas souffert.

ISIDORE.

Tant mieux, je croyais l'avoir dit ; je vous ai peut-être qualifié de vieil imbécile, c'est vrai ; je retire mon mot et j'en suis fâché !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Mais vous ne l'avez pas dit, sacrebleu ! vous n'auriez pas survécu à cette parole, monsieur ! (*A part.*) Ah ! si je n'avais pas les yeux injectés.

ISIDORE.

Eh bien ! puisque vous êtes inflexible, vous devenez responsable de tout ce qui va se passer de désastreux dans cette maison.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Quoi donc ?

ISIDORE.

Malheur sur vous ! je vais me pendre.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *vivement.*

Je suis parfaitement tranquille.

ISIDORE.

Je vais me pendre !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *vivement.*

Faites ! Faites ! Faites !

ISIDORE.

Au cou de mademoiselle Pauline.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Monsieur, je vous prie de choisir un autre clou. (*Élevant la voix*). Je vous ordonne de choisir un autre clou !

ISIDORE.

Justement la voilà ! (*Il disparaît.*)

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *criant.*

Arrêtez ! Ma fille ne l'écoute pas. C'est qu'il le ferait comme il le dit.

ISIDORE, *dans la chambre.*

Ah ! mademoiselle ! (*Imitant la voix de Pauline.*) Monsieur ! je vous prie de vous modérer.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ma fille, égratigne-le ! Mets-le en loques.

ISIDORE, *imitant la voix de Pauline.*

Papa !.. papa ! viens à mon secours.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *marchant d'un air agité.*

Dire que j'ai les yeux injectés... et que la moindre émotion...

ISIDORE, *voix de femme.*

Papa ! papa !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'y vais, ma fille, j'y vais ! (*Il ouvre la porte.*) Ah ! misérable !

ISIDORE, *à quatre pattes, passant entre les jambes de la Pierre Meulière.*

Ne vous dérangez pas.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec surprise.*

Ah ! (*Isidore se relève vivement et pousse la Pierre Meulière dans la chambre et ferme la porte*) il me met dedans.

ISIDORE, *gaiement.*

Et moi dehors... ça fait compensation.

SCÈNE XVII.

LA PIERRE MEULIÈRE, *enfermé;* ISIDORE, PAULINE.

PAULINE, *venant du fond, à droite.*

Mon Dieu ! quels sont ces cris? qu'y a-t-il donc ?

ISIDORE, *riant.*

Une farce que je fais à votre respectable père.

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *frappant à la porte.*

Scélérat, qu'avez-vous fait de ma fille ?

PAULINE.

Je suis là, papa !...

ISIDORE, *imitant la voix de Pauline.*

Elle est là, papa !

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Est-il possible ? Attends, coquin, attends ! je vais monter.

ISIDORE, *à Pauline, très vite.*

Un mot ! vous tenez toujours à ne pas m'épouser ?

PAULINE.

Mais...

ISIDORE.

Bon, c'est entendu ! vous préférez Lambert?

PAULINE.

Pourquoi supposez-vous ?...

ISIDORE, *affirmativement.*

Vous l'aimez ! et vous faites bien ; Lambert est un homme fait, il a fini ses farces lui, moi je les commence... et je ne suis pas au bout.

PAULINE.

Mais jamais mon père ne consentira...

ISIDORE.

C'est mon affaire ; je l'ai mis en cage, il ne sortira que pour chanter l'air que je voudrai...

PAULINE, *avec joie.*

Ah ! monsieur Isidore, que vous êtes aimable !

ISIDORE, *l'embrassant.*

Je savais bien moi que je vous forcerais de m'aimer.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DERBIGNY, *au fond*, LAMBERT, *paraissant à droite;* DE LA PIERRE MEULIÈRE, *à l'œil de bœuf, brandissant son fleuret.*

DERBIGNY, *voyant Isidore embrasser Pauline.*

Ah! bravo!

LAMBERT.

Que vois-je?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *à l'œil de bœuf.*

Grand Dieu! mords-le ma fille, mords-le!

PAULINE, *à Isidore.*

Que faites-vous?

LAMBERT, *avec reproche.*

Ah! Pauline!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *hors de lui.*

Lambert, mon ami, étendez votre écharpe sur ma fille, avec qui monsieur se permet des libertés... plus que gallicanes. *

DERBIGNY, *à de la Pierre Meulière.*

Que diable faites-vous là haut?... J'ai été chez le notaire...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je suis en état d'incarcération... Ouvrez-moi, que je vous déclare en face que votre fils est un malheureux. (*Il disparaît.*)

ISIDORE.

Avec plaisir, monsieur! (*Il ouvre la porte.*)

PAULINE.

Que fait-il?

DERBIGNY.

De la Pierre Meulière a-t-il perdu la tête?

LAMBERT.

Non, monsieur; vous ignorez, qu'en votre absence, votre fils...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *entrant vivement.*

Votre fils a bouleversé la ville de Briare... Grâce à lui, j'ai reçu la plus étonnante collection de dossiers qui soit jamais tombée sur le dos d'un huissier!

DERBIGNY, *confondu et d'un ton de reproche à Isidore.*

Est-il possible? **

ISIDORE.

Oui, papa! ce qui fait que monsieur m'a provoqué... et que nous allons nous couper la gorge le plus tôt possible. Grisier m'a montré un coup, je vais l'essayer.

* De la Pierre Meulière à l'œil de bœuf; Derbigny au second plan; Isidore au premier plan, à gauche; Pauline, Lambert.

** Isidore, Derbigny, de la Pierre Meulière, Pauline, Lambert.

DERBIGNY.

Sur ton beau-père?

ISIDORE.

Pas le moins du monde, j'épouse mademoiselle Pauline, puisque cela paraît vous arranger ; mais monsieur ne sera jamais mon beau-père.

TOUS.

Comment !

ISIDORE.

Je me suis promis de le détruire avant la célébration... C'est mon idée.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Sacrebleu, Lambert, il me moleste !

ISIDORE.

A moins qu'il ne renonce à cette union de son vivant !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *menaçant.*

Monsieur! je suis un ancien volontaire. J'ai fait mes preuves, je vous prouverai, qu'en 1815, je suis tombé sur mon...

ISIDORE.

Prussien... je sais... marchons !

DERBIGNY.

Mais, malheureux, ton avenir est compromis !

ISIDORE.

Ne craignez rien, j'ai arrangé l'affaire avec mademoiselle Pauline : je lui ai trouvé un mari, un homme qu'elle aime. *

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Sans mon aveu, c'est impossible !

DERBIGNY.

C'est trop fort !

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec éclat.*

Monsieur en a menti ! n'est-ce pas, ma fille ?

PAULINE, *ingénument.*

Non, papa.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Oh ! j'étouffe! (*Il chancelle et va tomber du côté de Lambert, qui le reçoit sur son bras et le remet tout debout.*)

LAMBERT.

Calmez-vous, ou je ne réponds pas... **

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Je suis calme, Lambert, je suis calme... Je souris, regardez... (*A Isidore, d'une voix très caressante.*) Mon jeune ami, quel est donc l'insolent qui a osé se faire aimer de ma fille?

ISIDORE, *présentant Lambert.*

Le voilà.

* Derbigny, Isidore, de la Pierre Meulière, Pauline, Lambert.

** Derbigny, Isidore, de la Pierre Meulière, Lambert, Pauline.

DERBIGNY *et* DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Que dit-il?

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *avec force.*

Vous, Lambert! et à mon insu?

LAMBERT, *à de la Pierre Meulière.*

Monsieur, serais-je assez malheureux pour que mes espérances fussent accueillies avec colère?

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Colère!... non! Ah! diable non! voyez, je ris.

PAULINE, *avec joie.*

Mon père!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

J'avais rêvé pour gendre un avocat; quand on a des procès, c'est plus commode qu'un médecin.

PAULINE.

Oui, mais quand on est malade, ça l'est bien moins...

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

C'est juste... Lambert... tâtez-moi le pouls... Je suis calme, n'est-ce pas?

LAMBERT, *lui tâtant le pouls.*

Très calme.

DE LA PIERRE MEULIÈRE.

Ma fille est à vous.

LAMBERT, *avec joie.*

Ah! monsieur!

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *à Isidore.*

Jeune homme, votre main!

ISIDORE, *avec joie.*

Ah! bravo!... Pauline me garde son amitié; la municipalité me serre la main; M. de la Pierre Meulière me pardonne, papa aussi...

DERBIGNY.

Du tout, je n'oublie pas ainsi!...

DE LA PIERRE MEULIÈRE, *à Derbigny.* *

Voyons, mon ami, soyez indulgent, je vous assure que c'est nécessaire à la santé.

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Son âge l'excuse, je crois;
Auprès de vous qu'il rentre en grâce,
Car on n'est jeune qu'une fois :
Il faut que jeunesse se passe.
La folie, hélas! n'a qu'un temps,
Et nous avons beau nous débattre,
On n'a pas deux fois vingt-deux ans,

* Derbigny, de la Pierre Meulière, Isidore, Lambert, Pauline.

(*De la Pierre Meulière fait passer Isidore auprès de Derbigny.*)

ISIDORE, *gaiement à son père.*

A moins qu'on n'en ait quarant'-quatre.

DERBIGNY, *riant malgré lui.*

Le moyen de résister à ce garnement là.

ISIDORE.

C'est pardonné!... J'en étais sûr!

DERBIGNY.

Mais, au moins, quand changeras-tu?

ISIDORE.

Dès que je n'aurai plus de monnaie; (*avec sentiment comique, en serrant la main de Derbigny*) et j'espère que vous ne m'en laisserez jamais manquer!...

TOUS.

AIR : *O ciel! quelle aventure!* (*Un Monsieur et une Dame.*)

Quel avenir superbe !
Le sort protégera
Notre docteur en herbe,
Qui bientôt fleurira.

ISIDORE, *au public.*

Sur ce terrain de la goguette,
On met d'côté la question d'art,
Et si la pièc' n'est pas *chouette*,
Fait's que l'succès soit *chicandart.*

ENSEMBLE.

Quel avenir superbe ! etc.

FIN.

POISSY. — Imprimerie de G. OLIVIER.